

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

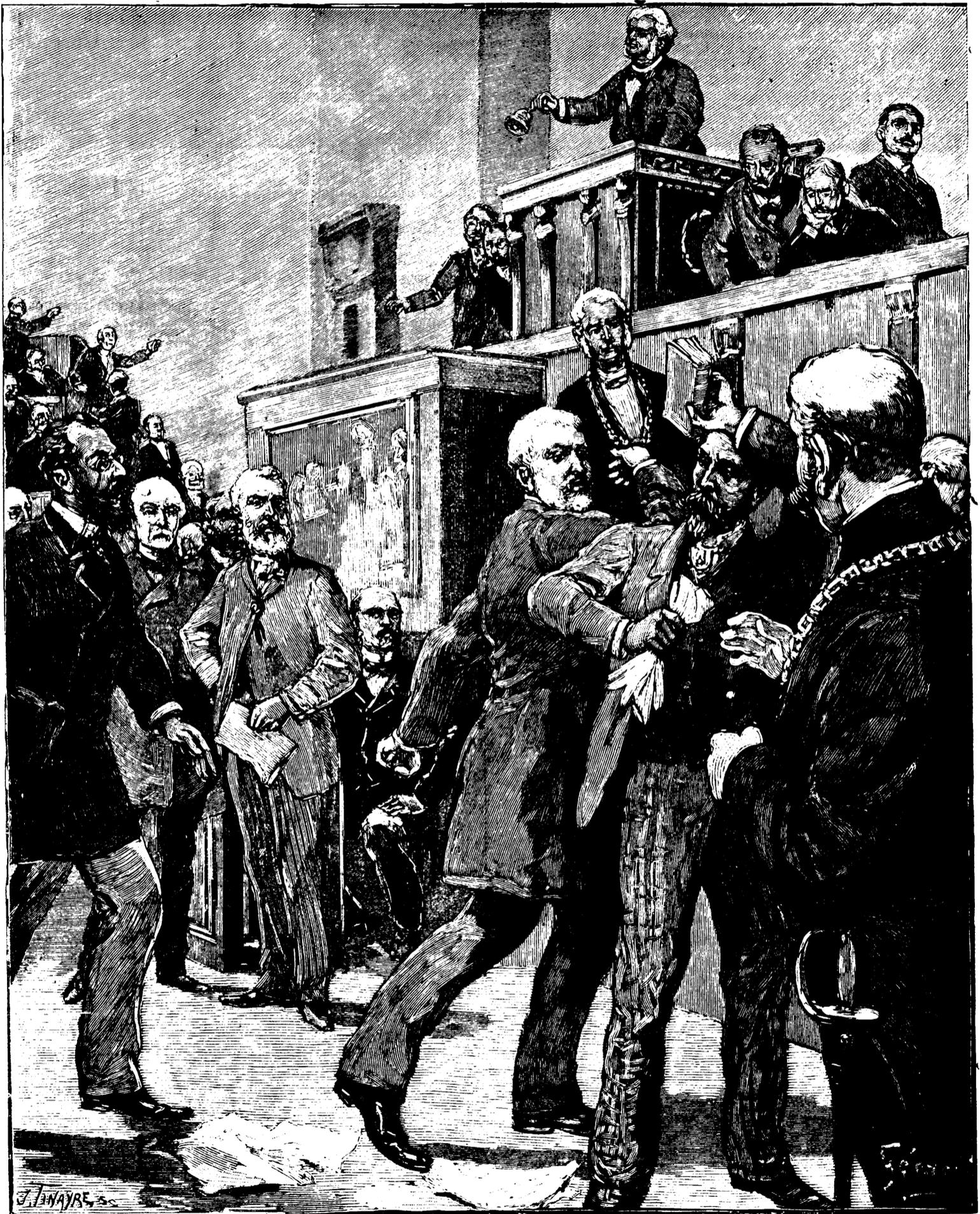
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable à l'avance
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNEE, No 409—SAMEDI, 5 MARS 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAU 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



PARIS. — UNE SCÈNE À LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 5 MARS 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie : Parlons théâtre, par Ed. Aubé. —A l'intérieur, par Gaston P. Labat.—Nos gravures, par J. St.-E. — Une dynastie de monstres (avec gravure), par le major Varner. —Notes et faits.—Poésie : Anniversaire, par Léon de la Morinerie.—Nouvelle canadienne : Nina la chrétienne, par Joceleyn.—Etudes historiques : Les cimetières de Montréal, par G. A. Dumont. —Chronique drolatique, par M. lot.—Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite).—Mlle de Kerven, deuxième partie de Carmen (suite).—Choses et autres.—Jeux d'esprit : Problèmes d'Échecs et de Dames.—Charade et énigme.

GRAVURES.—Paris : Une scène à la Chambre des députés.—La famine en Russie : Paysans arrachant le chaume des toits pour nourrir leurs bestiaux.—La pêche, en hiver, sur le lac Érié : Le retour au logis.—Beaux-Arts : Le lever de bébé.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE VINGT-QUINZIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-quinzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de FEVRIER), aura lieu samedi, le 5 MARS, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elisabeth.

Le public est constamment invité à y assister. Entrée libre.

Causerie

PARLONS THÉÂTRE

(A mon ami Eug. Dick)

J'ai lu avec un vif intérêt vos *Souvenirs de jeunesse*, dans LE MONDE ILLUSTRÉ du 16 janvier dernier. Je ne crois pas m'être trompé en reconnaissant dans le personnage le plus important, mis en scène, le trop fameux L*** qui a si bien joué l'auteur et la pièce *Le dernier jour des Hurons*. On me permettra, à moi aussi, de raconter mes tribulations avec ce type hébraïque cocasse, sorti du fond d'une *judengasse* quelconque.

. L'un des jours de l'été de 1883, se trouvait au nombre des passagers descendus à la gare de Trois-Rivières, le nommé L*** accom-

pagné de sa femme, une gentille soubrette, soit dit en passant. Le couple s'installa au rendez-vous général alors, le *St-James*, où L*** me fit mander. Il m'annonça avec emphase qu'il était à la tête d'une troupe de comédiens français et qu'il allait donner une grande représentation à la salle de l'Hôtel-de-Ville. Il en fut ainsi, mais, qu'on juge de l'étonnement de l'auditoire lorsqu'il s'aperçut que L*** et sa femme formaient, à eux seuls, la compagnie entière. Alternativement, ils venaient se faire entendre dans des romances et chansonnettes comiques où le sel grivois apparaissait à chaque couplet.

L*** venait de roucouler sa chanson favorite :

En me voyant, vous allez dire :
Ce monsieur-là va nous faire rire ;
C'est pas vrai !....

lorsqu'un jeune gamin vint annoncer sur l'avant-scène, que la représentation était terminée. Pas même un violon à l'orchestre pour râcler le *God save the Queen*.

Il était à peine 9 heures, c'est-à-dire que pour une demi-heure tout au plus, le Juif-acteur avait reçu le plein prix d'une des meilleures soirées dramatiques et musicales.

Pendant que le public de la ville natale de Suite se récriait, à bon droit, du tour qu'on venait de lui jouer, le disciple d'Ischariote se réjouissait, en arrière des coulisses, en faisant sonner dans son sac à recette une infinité de pièces blanches, sans compter les billets de banques déjà empochés.

. Quelques semaines après cette fameuse représentation, les journaux de Québec annonçaient à grande réclame qu'une compagnie, sous la direction de l'impresario L***, donnerait une soirée dramatique, à la salle Jacques-Cartier. Ce serait un véritable gala, puisqu'on y produirait la première d'un drame canadien, dû à la plume d'un jeune écrivain de talent et de renom, le Dr Eugène Dick. Le lecteur a reconnu sans peine qu'il s'agissait de la pièce, *Le dernier jour des Hurons*, dont parle LE MONDE ILLUSTRÉ dans *Souvenirs de jeunesse*.

. L*** était parti de Trois-Rivières durant la nuit même de la fameuse représentation dont il est parlé dans la première partie de ce récit, et il n'avait pas cru devoir laisser sa future adresse à ses créanciers. Etant du nombre de ces derniers pour des frais d'annonces et d'impressions, je ne fus pas le dernier rendu à la salle Jacques-Cartier, le soir où la pièce de mon ami Dick devait subir le feu de la rampe.

Je trouvai l'impresario au contrôle, entassant les *trente-sous* et les écus, avec un plaisir extrême. Il n'eut que juste le temps de me jeter un : "Bonsoir, tiens, vous voilà ?" de l'air le plus surpris du monde, et se remit à son contrôle. Je l'attendis, la pièce n'ayant que peu d'attraits pour moi en ce moment-là ; il me tardait plutôt de palper à mon tour le montant qui m'était dû et de reprendre le train de dix heures pour Trois-Rivières. Hélas ! je ne devais pas coucher dans la ville de Lavolette, cette nuit-là, L*** me tenait encore une fois dans ses serres de Juif.

À l'issue de la représentation, je me faufilai sur la scène et me mis à la poursuite de mon Israélite, à travers les coulisses et les petits cabinets réservés aux acteurs. Ce fut sa femme qui se chargea de le découvrir pour moi, bien involontairement, en vérité : elle allait remettre dans un long coffre quelques costumes dont elle avait fait usage, lorsqu'elle poussa un cri perçant en entr'ouvrant le couvercle. Elle venait d'apercevoir un homme dans le coffre, et... c'était justement l'individu que je cherchais moi-même. Va sans dire que le sac à recette était à ses côtés.

Malgré la peur que ressentit mon Juif, en voyant sa cachette découverte, et la mine pitreuse qu'il faisait, avec son long nez qui semblait danser la carmagnole, je lui fis demande, carrément, de la somme qu'il me devait. Il faillit tomber du haut mal à cette injonction, et me répondit que je le prenais par surprise, que je pourrais

bien lui adresser mon compte par la poste ; enfin, il invoqua tous les saints de l'Ancien Testament, depuis Abraham jusqu'aux Machabées, inclusivement..... mais je demeurai insensible à cette litanie, car je tenais *mordicus* à avoir du sonnante.

Je le suivis jusqu'à sa pension, côte du Palais, bien décidé à ne pas le lâcher de la nuit. Ce ne fut que vers les quatre heures du matin, après avoir mouillé copieusement le succès de la représentation, aux frais de la recette, que le possesseur du plus curieux appendice nasal qu'il soit possible d'imaginer, se décida enfin à m'offrir..... cinq piastres en acompte sur ma réclamation.

. J'avais depuis longtemps oublié cette aventure, lorsque je reçus, un jour, de Montréal, un pli cacheté portant la signature de L***.

Avec ce sans-gêne qui caractérise les Israélites, il me disait qu'il avait réussi à organiser une représentation monstre, au Théâtre Royal, avec des vrais Hurons de Lorette, et terminait en me demandant en grâce de bien vouloir me charger de lui assurer, à l'avance, à Trois-Rivières, le succès d'une deuxième représentation avec les susdits Hurons.

Ma réponse ne se fit pas attendre. Je me chargeais volontiers de la chose à condition que le contrôle me serait confié, le soir de la représentation.

Mon Hébreu fut tellement enchanté de cette proposition, qu'il me répondit par télégraphe : O.K., signe cabalistique qui signifie *correct*, en *canayen*.

. J'avais fait annoncer cette nouvelle à grande réclame, sans oublier le crieur public, le brave Norbert, qui fit le tour de la ville plusieurs fois, avec sa clochette et son vieux cheval.

La date fixée arriva enfin. Lorsque les amateurs descendirent à l'hôtel, je fus un peu étonné, je l'avoue, et beaucoup d'autres comme moi, de constater que la plupart des compatriotes de défunt le *Rat*, ou *Kondiaronk*, ressemblaient diamétralement à nos concitoyens de la race dite blanche, quoique certains spécimens de cette race n'aient pas précisément le teint clair.....

Mais, enfin, ces "fils de la nature" étaient peut-être dans l'habitude de manger du plomb de chasse,—qui contient, comme on sait, de l'arsenic,—pour s'éclaircir la peau !.....

À part ces aborigènes, vrais ou postiches, la troupe se composait de L***, de sa digne moitié et des figurants venus de Québec.

Le doute qui s'était emparé de mon esprit touchant l'authenticité ethnographique de messieurs les Hurons, m'avait mis de mauvaise humeur.

Je tenais maître L*** responsable de cet état de mon esprit, et je résolus de me refaire du bon sang à ses dépens.

. Je venais à peine de m'installer au contrôle que je vis arriver à moi, M. St-Arnaud, l'estimable gérant, alors, de l'hôtel Richelieu, que tous ont connu. Nous causions depuis quelques instants lorsqu'il me présenta un compte de pension se montant à une cinquantaine de piastres, ajoutant que L*** lui avait juré que je serais en charge du contrôle et qu'à cette condition seulement, il avait consenti à laisser transporter le bagage de la soi-disant troupe, retenu au Richelieu depuis la représentation au Théâtre Royal.

Voici mon affaire, me dis-je. C'est mon Hébreu qui va en faire un nez ! Et je payai, rubis sur l'ongle, le montant du compte pour lequel je pris un reçu en due forme.

Le trésorier municipal vint ensuite réclamer le paiement de la location de la salle et du luminaire, *vingt-cinq piastres*. Puis, l'un de mes employés apporta mon *propre compte*, plus la balance due depuis longtemps, que je soldai de même ; puis encore défilèrent les charretiers qui avaient transporté le bagage, les gardiens des portes, le crieur public, etc... Bref, je payai

tout le personnel comme un honnête *impresario* est tenu de le faire et j'accumulai des reçus et des quittances dans le sac à recette.

A l'issue de la représentation, je me rendis à mon hôtel, au *St-James*, dirigé par M. Jos. Riendeau, et me tins à la disposition de L***. Il ne fut pas lent à arriver, et je l'entendis crier, en entrant, de sa voix la plus aigre-douce : "Où diable est donc mon contrôle ?"

—Je vais t'en faire, un contrôle, mon vieux ! me disais-je à part moi, bien préparé à subir la tempête qui ne manquerait pas d'éclater.

L'ami Riendeau, qui aime les situations cor-sées, se chargea de nous mettre en présence l'un de l'autre, non sans rire dans ses moustaches, de l'effarement de notre Juif.

Je laisse à imaginer au lecteur la fureur de L***, lorsque je l'eus mis en possession des reçus de ses créanciers. Sa figure hébraïque prit une teinte livide, son nez s'allongea démesurément, et je crus un moment qu'il allait étouffer dans un accès de rage. Il n'en fut rien, cependant.

Lorsque cette première crise se fut un peu apaisée, L*** s'écria avec l'accent du plus profond désespoir :

—Mais, j'ai aussi des dettes à Québec !..... Je suis en compte avec l'*Événement* !..... avec l'*Électeur* !..... et l'on n'est pas venu me présenter ces comptes-là !..... Moi qui voulais me re-faire !..... Oh ! là ! là !.....

Il finit par se calmer tout à fait et, au moment de prendre congé de nous pour aller demander à Morphée un repos bien mérité après tant d'émotions, je lui offris cordialement, comme fiche de consolation, un..... *night-cap*..... qu'il accepta d'assez bonne grâce en faisant sonner dans sa main les quelques *trente-sous* qui lui restaient de sa recette, et en jurant, mais un peu tard, qu'il ne se ferait plus prendre de cette façon par un *goyim* canadien.

Quant à moi, j'étais vengé !.....

Ed. Aubé

A L'INTÉRIEUR

A MONSIEUR BENJAMIN SULTZ

Votre article fin de siècle, "A la maison," est charmant.

Il est pétillant d'esprit comme une bouteille de Clicquot, ou pour mieux dire il est comme vous : tout nerfs, tout vapeur, tout électricité, tout esprit.

Avec vous, le vieil esprit gaulois est immortel.

Parfois, il y en a moins chez les quarante. Mais, trêve d'encens. Vous m'y avez autorisé, permettez-moi d'écrire le pendant de "A la maison," moins le sel, bien entendu.

L'apoplexie de votre fournaise me fait de la peine, mais ne me surprend pas.

Si je ne me trompe, le Père Lacordaire a dit un jour : "Quand les hommes imiteront Dieu, ils sauteront." C'est le cas de votre fournaise, non sa faute, mais celle de ceux qui l'ont construite. Il en viendra après ceux là qui arriveront à concentrer les rayons du soleil, l'été, pour nous réchauffer, l'hiver, en nous les vendant en boîtes de conserves. Ce sera encore plus économique, moins dangereux, et cela nous rapprochera davantage de Dieu..... par imitation.

Incontestablement, oui, le progrès est quelque chose, mais j'aime mieux mourir emporté par un cheval fougueux ou un boulet de canon, plutôt que par un vélocipède ou une voiture électrique. Recevoir la mort quand, en chemin de fer, vous allez à une noce ou à l'enterrement de votre belle-mère, c'est stupide.

Enfin, c'est le progrès qui le veut.

Au reste, il y a vingt-cinq ans, je me rappelle avoir entendu chanter cette scie :

"Amis, dans le siècle où nous sommes.
Comment faut-il mener les hommes ?
A la vapeur...."

Puisque la vapeur est de mode.
Prenons un moyen si commode,
A la vapeur, etc."

C'est la conséquence de tout ce qui arrive au jourd'hui : chemins de fer, bateaux à vapeur, politique à vapeur, voilà pourquoi tout saute.

Qu'un statisticien fasse le calcul des sauteurs et des sautés, voire même des sots, avant et depuis la découverte de la vapeur, il en conclura qu'il nous faudrait, à tous, une soupape de sûreté Papin.

C'est ce qui manquait à votre fournaise.

Hélas ! combien lui ressemblent.....

J'en conclus que le progrès diminue l'humanité, parce qu'il la décime.

Au contraire, regardez les choses qui ne se servent pas de vapeur, comme elles sont solides sur leur base. Par exemple :

L'Eglise !..... la Loi !..... la Famille !.....

C'est là que je voulais en arriver.

"A l'intérieur," à propos de fournaise, cela va vous paraître original, à moins que, comme moi, vous ne préférerez l'original à la copie.

Or, je vous sais trop esthétique pour ne pas préférer un Rubens authentique à une copie.

Voilà pourquoi "A la maison" m'a suscité "A l'intérieur," malheureusement, l'autre fois, et cela à cause d'une malheureuse fournaise qui a eu peut-être une attaque de grippe ou d'hystérie.

....."L'intérieur," ce sont ces bonnes vieilles traditions, parfumées de lavande et d'eau bénite, qu'on trouve dans nos campagnes canadiennes, souvenir et présent du Dieu de Clovis.

"L'intérieur," ce sont nos bons vieux parents préparant les semences du printemps, entre un *Pater* et un *Ave*.

"L'intérieur," c'est la foi touchante de nos campagnards demandant à Dieu de la pluie pour leurs récoltes, et si le soleil double de force, disant en se signant : "Dieu se trompe."

"L'intérieur," c'est la huche pleine de pain bis, avec la part du pauvre ; c'est la grande armoire remplie de linge tissé à la maison, de laquelle on tire trousseau pour la mariée, layette pour le nouveau né, sans que cela y paraisse.

"L'intérieur," ce n'est pas la fournaise froidement brutale qui tombe, éclate ou saute comme un épileptique ; c'est le foyer ancestral, la haute et gigantesque cheminée qui dévore une charretée de bois, cheminée-autel, surmontée d'un crucifix et des portraits des aïeux ; cheminée-foyer devant lequel toute la famille, vieux, jeunes, domestiques, chiens, chats, ont leur place, le soir, aux contes de la veillée et aux cris du grillon, pendant que grand-père remue les cendres vives pour y retrouver mille souvenirs, et que grand-mère disant son rosaire devant chacun qui répond, fait la prière du soir.

"L'intérieur," c'est la huche pleine de pain bis, avec la part du pauvre ; c'est la grande armoire remplie de linge tissé à la maison, de laquelle on tire trousseau pour la mariée, layette pour le nouveau né, sans que cela y paraisse.

"L'intérieur," ce n'est pas la fournaise froidement brutale qui tombe, éclate ou saute comme un épileptique ; c'est le foyer ancestral, la haute et gigantesque cheminée qui dévore une charretée de bois, cheminée-autel, surmontée d'un crucifix et des portraits des aïeux ; cheminée-foyer devant lequel toute la famille, vieux, jeunes, domestiques, chiens, chats, ont leur place, le soir, aux contes de la veillée et aux cris du grillon, pendant que grand-père remue les cendres vives pour y retrouver mille souvenirs, et que grand-mère disant son rosaire devant chacun qui répond, fait la prière du soir.

Saint-P. Labat

NOS GRAVURES

LA PÊCHE SUR LE LAC ÉRIÉ

La pêche à travers l'épais manteau de glace dont le couvrent nos hivers canadiens est devenue une véritable industrie au lac Érié. Le rapport en est considérable.

Les pêcheurs établissent des chantiers sur la glace pour se mettre un peu à l'abri des rigueurs de la saison : il se forme ainsi de véritables villages de pêche, contenant jusqu'à cent ou cent-cinquante de ces habitations.

La plupart du temps ce sont les chiens qui tirent les traîneaux ; mais quand le vent est favorable, les pêcheurs mettent à la voile avec leur cargaison, comme le montre notre gravure.

UNE SCÈNE A LA CHAMBRE FRANÇAISE

L'incident que rappelle notre illustration de première page n'est autre que la fameuse altercation Constans-Laur, dont les gazettes du monde entier ont jaseé quelque temps.

Le beliqueux boulangiste avait porté, à la tribune même, contre le non moins chatouilleux ministre de l'ex-cabinet, des accusations directes et personnelles. M. Constans alla à sa rencontre, comme il allait reprendre son siège, et le souffleta publiquement. On a lu ailleurs les tristes détails de cette incartade d'écoliers.

Appelé en champ clos, le ministre a décliné ; l'insulté va, maintenant, paraît-il, le traduire à la barre.—J. ST-E.

LA FAMINE EN RUSSIE

C'est avec douleur encore que nous revenons sur ce navrant sujet. Une grande portion d'un peuple qui meurt de faim, voilà un spectacle qui désole. Pauvre Russie. Serait-ce le châtement pour les malheurs infligés à la Pologne ? Puisse le bras de Dieu cesser bien vite de s'appesantir !

Nous illustrons cette semaine une scène qui dénote le plus affreux dénuement. Menacés de voir périr leurs bestiaux, leur suprême espérance, les paysans se résignent à arracher le toit de leurs misérables habitations, pour sauver les bêtes.

La famine, ô désolation !—J. ST-E.

LE LEVER DE BÉBÉ

C'est avec un charme élégant et simple que le peintre a traité le sujet intime et gracieux qui nous montre, dans le cadre coquet de la *nursery*, une jeune et jolie maman entourant de tendres soins la mignonne créature si chère à son cœur. Il y a beaucoup d'habileté dans cette composition si peu compliquée en apparence, et il fallait une très fine exécution pour écarter toute banalité de cette scène de chaque jour et pour lui prêter la saveur poétique que nous lui trouvons, grâce au talent de M. Faivre.

CAUSERIE DU DOCTEUR

Il est certain qu'on dédaigne trop, de nos jours, les remèdes peu coûteux, les simples, dont nos pères connaissaient presque toutes les propriétés curatives souvent merveilleuses.

Voici quelques indications qui peuvent être utiles à nos lecteurs.

Un cataplasme de houblon sec, très chaud, procure un grand soulagement dans les névralgies faciales.

En infusion, la camomille est apéritive, en décoction, elle guérit dans la plupart des cas, les fièvres simples des enfants.

Enfin un des meilleurs remèdes de la constipation chronique, c'est la tomate. Pour la constipation des nouveau-nés, une cuillerée de melle ou de miel suffit souvent et le remède devient alors une friandise.

Lorsqu'une personne tombe en syncope, gardez-vous de la redresser, mais au contraire couchez-la horizontalement, la tête de niveau avec le reste du corps ou même plus bas. Cela s'applique à tous les cas de syncope, quelle qu'en soit la cause.

En redressant ces malades, on risque de rendre leur syncope mortelle, en empêchant définitivement le rétablissement de la circulation cérébrale.

La vie rustique est très favorable à la santé quand, habitant la campagne, on joint à la pureté de l'air, aux exercices virils, à l'absence des fatigues intellectuelles tous les avantages d'un grand confortable, d'une nourriture excellente.

L'absence de surexcitation cérébrale et nerveuse est, surtout pour l'homme, une cause de bonne santé et de longévité.

La prière est au fond de tout et, dès qu'on cesse de la retenir captive, elle s'envole d'elle-même vers le cœur de Dieu.—L'abbé Roussel.

EN BIRMANIE : UNE DYNASTIE DE MONSTRES



L'immense bûcher dévora la population entière.—Page 713, col. 1

Dans cette Indo-Chine, dont le nom retentit si souvent dans les journaux, depuis que la France en occupe la partie orientale (il n'est pas inutile à ce propos de rappeler que le nom d'*Indo-Chine*, qui a prévalu dans la nomenclature géographique avait été proposé par un savant français, Malte-Brun), dans cette Indo-Chine donc, où la France aujourd'hui possède à l'Est tant d'intérêts, l'Angleterre occupe, et occupait, antérieurement à l'arrivée des Français, la partie occidentale, c'est-à-dire la Birmanie. Par ses conquêtes de 1826 et de 1852, elle était devenue maîtresse d'une partie du pays, surtout des provinces maritimes; actuellement elle étend son protectorat sur le royaume entier.

S'il y a encore un roi, lequel habite Mandalay, la capitale (Rangoun est la capitale de la partie anglaise), ce n'est assurément qu'un fantôme de roi et, en tout cas, ce sera sans doute le dernier. Il n'y aura guère à s'en plaindre, tout en ayant lieu de regretter que les Anglais, maîtres de cet empire si vaste qu'on appelle l'Inde, convoitent encore, par un appétit insatiable, les contrées environnantes.

Il faut espérer au moins que la civilisation si

arriérée du pays y gagnera. La Birmanie avait en effet été livrée jusqu'alors au plus effroyable despotisme. Le roi était le maître absolu : il pouvait disposer à son gré et selon son bon plaisir des biens, de la personne et de la vie de chacun. Aucun de ses sujets ne pouvait sortir du pays sans son autorisation et cette permission n'était jamais accordée aux femmes.

Les châtimens infligés aux criminels étaient horribles; en certains cas, on les éventrait, on les livrait aux bêtes fauves. La décapitation était le mode d'exécution le plus général; cependant la mise en croix et la fracture des membres étaient également employées; pour les femmes, un pieu à travers la gorge était leur genre de mort. Si du moins les peines avaient été réparties d'une manière équitable, on n'aurait eu à incriminer que l'état barbare du pays; mais la justice n'était qu'une pure injustice. Aucun des juges n'était rétribué (au reste tous les autres fonctionnaires étaient dans le même cas); les uns obtenaient une assignation sur la terre, sur le travail ou sur l'industrie d'une partie des habitants; les autres, les magi-trats inférieurs, se payaient sur les amendes, sur les frais de procé-

dures et sur d'autres sources de gain. Du haut en bas de l'échelle régnaient donc la corruption et la vénalité; au reste, le métier était si productif que les membres du Conseil royal avaient fini par attirer à eux toutes les affaires et à enlever le règlement aux autres juges.

Le souverain, lui, avait imaginé un moyen original pour avoir de l'argent: un revenu de 5 millions de dollars ne lui suffisant pas, il créait des loteries, auxquelles ses malheureux sujets étaient obligés de souscrire. La loterie obligatoire! Son prédécesseur avait payé ses troupes et les fonctionnaires de son palais, non pas en argent, mais en nature; il achetait des denrées bon marché, qu'il leur revendait ensuite fort cher. Ceux qui exerçaient le négoce recevaient un titre qui se conférait par faveur royale, le titre d'*homme riche*; la vanité des marchands en était peut-être flattée, mais leur bourse en souffrait, car elle était mise souvent à contribution pour satisfaire aux fantaisies royales.

Si encore le souverain s'était borné à ces déprédations! Mais dans un livre récemment paru aux États-Unis, et que nous avons sous les yeux, l'auteur, M. Frank Vincent, raconte de ces des-

potés de la Birmanie (le roi actuel et ses prédécesseurs), des actes qui font réellement frémir.

Ce voyageur eut occasion de voir le roi actuel, quand ce dernier n'était encore que prince royal, et il le vit dans une singulière posture. M. F. Vincent était reçu en audience solennelle par le roi Mounglon, dont le fils, couché de tout son long, la face contre terre devant le trône, balayait littéralement le sol avec son nez, non encore royal, mais simplement princier. Quand Mounglon mourut, en 1878, le dit fils, nommé Thibo, monta sur ce trône devant lequel il s'était si profondément incliné, et c'est devant sa jeune majesté qu'on eut dorénavant à se présenter de la même manière.

Le nouveau potentat commença par mettre de côté tous les conseillers de son père pour s'entourer de jeunes gens de son âge, de mignons aussi légers, aussi pervers que lui.

Mounglon avait laissé cent dix enfants; Thibo les fit tous mettre à mort, sauf trois qui purent s'échapper. Il suffisait d'adresser au jeune roi le nom de frère pour que celui qui avait prononcé ce mot fut immédiatement livré à l'exécution. M. Vincent raconte que plusieurs de ces princes ou princesses furent fouettés jusqu'au sang ou plutôt jusqu'à ce que mort s'ensuivit; d'autres furent enterrés vifs; quelques-uns écartelés, un certain nombre réduits en miettes à coups de canon.

Ce monstre, qui fort heureusement est mis aujourd'hui dans l'impossibilité de nuire, car il n'a plus qu'une autorité nominale, est encore accusé d'avoir, il y a une dizaine d'années environ, fait enterrer vifs à la fois, 700 de ses sujets, hommes, femmes et enfants, pour apaiser le courroux des esprits malfaisants, en la puissance desquels il avait une confiance aveugle. Tout ce qu'à l'histoire nous a transmis des empereurs romains, de leurs abominables cruautés, de leurs monstrueuses folies, ce prince d'Orient a trouvé moyen de le réaliser pour sa part, sinon de le surpasser. Auprès de lui, Hérode, Néron, et de nos jours le roi de Dahomey sont de doux et d'innocents personnages.

Du reste, plusieurs de ses ancêtres ne valaient guère mieux que lui, en sorte qu'on peut dire que le trône a été, pendant un espace de cent trente années, occupé par une véritable dynastie de monstres à face humaine. L'un a noyé son oncle, tout en ayant horreur de l'eau, du moins en tant que boisson; car, d'autre part, il adorait la pêche à la ligne, divertissement auquel il consacrait tout son temps; aussi l'avait-on surnommé "le pêcheur-ivrogne." Un autre, qui vivait aux environs de l'année 1781, ne régna que sept jours; il fut déposé, sans doute, à cause de ses méfaits, enfermé dans un sac et jeté à la rivière où il alla rejoindre la victime précédente; mais ce qu'il y a de plus triste, c'est que toutes ses femmes partagèrent son sort: on les enterra vives.

Un complot se machina sous son successeur. Avec de tels despotes, les tentatives d'insurrection devaient être fréquentes. Le village où ces velléités de révolte avaient été découvertes ou peut-être simplement soupçonnées, fut détruit au ras du sol, la charrue passa sur l'endroit où s'étaient élevées les habitations. Quant aux habitants, tous, sans distinction d'âge ni de sexe, furent emmenés et livrés aux flammes; les prêtres eux-mêmes (religion bouddhiste), ne furent pas épargnés. Une gigantesque pile de bois avait été dressée et l'immense bûcher dévora la population entière.

Sous le règne d'un autre de ces princes (car il n'y a que l'embarras du choix), les ministres qui avaient cessé de plaire subissaient le genre de supplice suivant: étendus sur le dos, avec des poids sur la poitrine, ils avaient à endurer les rayons d'un soleil brûlant, jusqu'à ce qu'ils expirassent. Ce châtement fut trouvé si original qu'il devint même le mode de punition habituel pour les ministres: ceux qui s'en tiraient vivants reprenaient ensuite leurs fonctions, comme si de rien n'était; mais on peut bien penser qu'après avoir été ainsi aveuglés par un soleil ardent, ils n'y voyaient pas plus clair.

Tharaouady, qui régna de 1837 à 1845, ivrogne et débauché, n'avait pas de plus grand plaisir que

d'assassiner le favori ou le ministre dont il avait fini par se dégoûter: aussi ne faut-il pas s'étonner s'il périt lui-même étouffé dans un des coins retirés de son palais. L'empereur romain Héliogabale n'avait-il pas trouvé une mort à peu près semblable dans les latrines?

On n'en finirait pas si l'on voulait dresser la liste des crimes dont ces Nérons orientaux se rendirent coupable. Le roi Thibo a donc de qui tenir. Il semble que ces princes, à qui la religion qu'ils professent, celle de Bouddah, défendait de tuer les animaux, aient voulu prendre leur revanche sur l'espèce humaine. Dans ce pays barbare, la vie d'un homme était, d'ailleurs, prise bien au-dessous de celle d'un animal, comme le prouve un tarif depuis longtemps en usage dans la Birmanie, concernant le sang versé accidentellement.

Ainsi, la vie d'un nouveau-né mâle était estimée à \$2.50; celle d'un nouveau-né du sexe féminin, \$1.50. Un jeune garçon, \$30; une jeune fille, \$20.50. Mais une jeune femme était évaluée plus haut qu'un jeune homme: son prix allait un peu au-delà de \$25. Ce qui, pourtant, dépassait toutes les autres valeurs, c'était le prix d'un éléphant, dont la vie était cotée \$60. Eléphant noir, bien entendu, car pour un éléphant blanc, son prix était inestimable.

Et à ce propos, M. Vincent s'attache à détruire une erreur généralement répandue. En effet, on croit communément que Siam est le pays par excellence de l'éléphant blanc; or, ce phénomène ne se rencontre que rarement dans les limites du royaume siamois. De 515 à 1867, par conséquent pendant une période de 1,352 années, Siam n'a pu se procurer que 24 éléphants de cette couleur, ce qui fait un seul éléphant blanc par période de 56 ans.

La Birmanie pourrait, avec plus de raison que Siam, être appelée le pays de cette variété de pachydermes (*The land of the white elephant*).

Une autre erreur que le voyageur contribuera à détruire, est celle qui a trait à la couleur de l'animal. Les Siamois ne disent jamais "éléphant blanc," mais "éléphant d'une étrange couleur" (*Chang pouk*).—La couleur varie en effet du jaunâtre pâle ou du brun rougeâtre au rose. Buffon lui attribue la teinte gris cendre. D'après M. Vincent, la véritable couleur de l'éléphant blanc est cette nuance délicate qui caractérise le nez du cheval blanc. Il y a toujours dedans une teinte de rose; en d'autres termes, c'est une couleur de chair.

Quant à l'éléphant d'une couleur immaculée, blanc comme la neige qui n'a pas encore été foulée sur le sommet des monts, c'est ce qu'on n'a jamais vu. L'éléphant si révérend en Birmanie et à Siam n'est blanc que par comparaison avec ses frères de couleur parfaitement sombre. Mais quand l'animal a cette blancheur relative, il devient, aux yeux des Orientaux, un être divin, et un ambassadeur siamois, voulant adresser un compliment gracieux à la reine Victoria, la comparait naguère à l'éléphant blanc dont elle avait, lui dit-il, "le regard, le teint et la démarche."

MAJOR VARNER.

NOTES & FAITS



L'ONCE DU PAPE

Il semblerait résulter d'un passage de Brantôme, dit le *Musée des Familles*, que la qualité de *nonce* donnée à l'envoyé du saint-siège ne remonte pas, au moins pour la France, plus loin que la dernière moitié du XVI^e siècle. Voici en effet ce qu'on dit dans sa notice sur l'amiral de Coligny dans sa *Vie des grands capitaines*.

"J'ai usé de ce mot de *nonce*, puisqu'il s'emploie aujourd'hui, mais j'ai vu, à mon avènement à la cour, qu'on disait encore ambassadeur du

pape. Et quand ce nom de nonce fut introduit, on disait par dérision :

"Voilà l'once du pape." Et certes au commencement chacun prétendait qu'autant vaudrait qu'on l'appelât le *messenger* du pape, car nonce, *nuncius* en latin, ne signifie autre chose que messenger..... Mais les beaux pindariseurs de mots, pensant ne pas bien dire par: ambassadeur du pape, allèrent trouver ce *nonce*, qui je le répète, fut d'abord en dérision parmi les dames, filles et cavaliers de la cour, si bien que quand l'ambassadeur, ou le nonce du pape, arrivait en la chambre du roi ou de la reine, on disait: "*Gare! l'once du pape qui arrive!*"

LE SINGE ET LES CORBEAUX

L'intelligence de l'animal va-t-elle jusqu'à lui donner l'idée de faire le mort dans certaines circonstances? Oui, répond un savant français, qui étudie cette question dans le *Correspondant* et cite, pour appuyer sa théorie, l'anecdote suivante:

Un singe captif était enchaîné à une longue tige de bambou dans les jungles de Tilicherry. Chaque matin et chaque soir on déposait sa nourriture dans un bassin placé au pied du bambou. A sa légitime colère, les corbeaux du voisinage, qui guettaient l'occasion, arrivaient en foule et dévoraient sa pitance.

Un matin, le singe, par son attitude, par ces cris douloureux, semblait exprimer une vive souffrance; puis, dès que ses provisions furent apportées, il descendit de son perchoir, ce qu'il faisait facilement grâce à l'anneau qui glissait le long du bambou, et se roula sur le sol avec force grimaces, qu'il continua jusqu'à ce qu'il fût tout près d'un bassin; là il resta immobile, contrefaisant le mort.

L'occasion propice ne tarda pas à arriver. Un corbeau, sans défiance, dévorait les restes du festin; en un instant le voleur était saisi, dépouillé de toutes ses plumes et lancé au milieu de ses camarades, qui regardaient stupéfait ce spectacle inattendu et qui ne s'avisèrent plus, ajoute notre auteur, de toucher à des repas qui ne leur étaient pas destinés.

Un homme entouré d'ennemis audacieux aurait-il pu agir avec plus de ruse ingénieuse?

AMUSEMENTS PHILOLOGIQUES

Le chocolat fait les délices de l'Espagnol; le café apaise les fumées du vin chez les Allemands; le thé délaie l'humeur épaisse chez les Hollandais; les liqueurs suspendent la mélancolie des Anglais; la limonade tempère l'ardeur des Italiens; la bière réjouit le cœur des Suédois; l'eau-de-vie est l'élément des Polonais; le tabac est la passion du Turc; l'hydromel est le nectar des Moscovites; une table délicate est le paradis des Français.

A table, l'Allemand est mangeur; l'Anglais, ivrogne; l'Espagnol, frugal; le Français, délicat; et l'Italien, assez sobre.

La magnificence éclate chez les Allemands dans les fortifications; chez les Anglais, dans les flottes; chez les Espagnols, dans les armes; chez les Français, dans les hôtels et dans l'ameublement; chez les Italiens, dans les temples.

Les maris sont maîtres en Allemagne, despotes en Angleterre, compagnons en France, geôliers en Italie, tyrans en Espagne.

En fait de conseils, l'Allemand est lent; l'Anglais, déterminé; l'Espagnol, fin et prévoyant; le Français, précipité; et l'Italien est facile.

On dit écrire en Italien, se vanter en Espagnol, tromper en Grec et dépenser comme un Français.

En fait de chant, l'Espagnol pleure, l'Italien se plaint, l'Allemand meugle, le Flamand hurle et le Français chante.

Entre politiciens :

—*Mossieu*, je suis bien aise de vous dire que je ne partage nullement vos convictions !.....

—Et moi, *Mossieu*, j'en suis bien aise Si vous les partagiez, ça les diminuerait !.....



ANNIVERSAIRE

Hommage et reconnaissance à Mme Louise d'Albaret

Depuis l'aube ma muse à l'oreille me chante :
"Voici l'instant, poète, ardemment attendu."
A son appel qui vibre et dont l'écho m'enchanté
Vite j'ai répondu.

Et j'ai saisi la plume et ma modeste offrande,
Simple bouquet de vers que je lis devant vous,
Est pour tante Louise et sa bonté si grande
Que nous connaissons tous.

Distinguée, elle unit aux qualités de l'âme,
Le charme du sourire et le charme des yeux ;
A sa voix sympathique on reconnaît la femme
De cœur, don précieux.

Dès l'abord elle plaît sachant, sans le paraître,
Aussi se faire aimer et garder son secret...
Je voulais le savoir et ne le pus connaître,
Ce dont j'ai le regret.

Qu'importe si plus tard l'âge met sur sa tête
La neige aux blancs flocons !... Son amour restera
Et son cœur jeune, heureux en ce beau jour de fête
Jamais ne changera.

André Morin

Paris, 1892.



NINA LA CHRÉTIENNE

Elle était belle, Nina, la fille du vieux rentier X....., de R.....

Naïve comme une enfant, pure comme un lys, jamais elle n'avait manqué d'assister, le dimanche, à la messe, et jamais les songes n'étaient descendus sur ses paupières avant qu'elle n'eût égrené son long chapelet noir. C'était sa vieille mère qui le lui avait laissé en mourant. Et comme elle l'aimait, son vieux chapelet ! comme elle l'aimait !

Oui, elle était belle, Nina, la fille du vieux rentier.

Noire comme une créole, élancée comme ces visions que l'on voit dans la nuit, c'était un être à part parmi les blondes filles de son village. Enfant, jamais elle n'était allée avec elles baigner ses pieds dans l'onde ou courir sur les grèves. Mais elle était allée souvent avec Ernest, le blond enfant, fils de la veuve, cueillir dans la prairie la fraise ou la fleur sauvage. Puis Ernest était parti pour d'autres climats, avec sa vieille mère, poursuivi par le malheur. Depuis ce temps, nul n'avait jamais vu le sourire effleurer sa lèvre ; et pourtant, sans rides était son front, Nina la belle, la fille du vieux rentier X....., de R.....

Il y avait presque du mystère dans cette existence paisible. Le jour, jamais sa tête n'apparaissait à la croisée, mais on la voyait souvent, le soir, au bras du vieillard, se diriger vers le petit cimetière pour y prier, ou sous le grand bois des tilleuls, tout là-haut, sur la colline. Et là, ils restaient longtemps, bien longtemps, Nina la créole, avec son père, le vieux rentier. Puis, quand venait la nuit avec ses grandes ombres, lentement ils regagnaient la maisonnette où veillait Edouard, serviteur fidèle, vieilli au service du vieux X....., de R..... Une lampe s'allumait ; et la jeune fille, s'asseyant devant le grand piano brun, exécutait pour le vieillard quelque harmonie de Schubert ou de Meyerbeer.

Le regard d'ordinaire si abattu du père s'allumait, brillait, s'illuminait, étincelait d'orgueil ; et quand les doigts de la jeune fille étaient las de courir sur le clavier, il allait doucement déposer sur son front un baiser, un long baiser. Ses yeux se remplissaient de larmes et ses lèvres desséchées par les ans murmuraient dans un souper :

—Pauvre Angéline ! si elle la voyait !

Et venaient les douces conversations, les entretiens intimes. Le vieillard se laissait choir dans son large fauteuil. Nina venait avec une caresse se placer devant lui, et ils épanchaient dans le cœur l'un de l'autre les pensées, les émotions de la journée. Souvenirs amers ou doux, craintes ou espérances de l'avenir passaient tour à tour dans ces cœurs qui se comprenaient si bien. Et quand l'âme de l'un avait déversé dans l'âme de l'autre ses joies et ses peines les plus grandes, comme ses joies et ses peines les plus minimes, le père et la fille s'agenouillaient et leur prière, en doux chuchotements, montait vers Celui qui tour à tour frappe et caresse, mais toujours pour le bien de ses enfants. Le vieillard récitait la prière, la jeune fille alternait.

Comme elle était radieuse, comme elle était belle alors, Nina la brune, la fille du vieux rentier ! On eût dit que les anges venaient jouer sur son front et la toucher de l'aile.

Et quand ils avaient bien prié, bien prié pour la mère, bien prié pour Ernest, le blond enfant, maintenant exilé, et demandé à Dieu le pain du lendemain, la nuit se faisait dans la maisonnette. Nombreux venaient les rêves sous les grands rideaux blancs.

Ainsi vivaient tous deux dans la maisonnette, tout là-bas, au pied de la colline, Nina la jeune fille, avec son père le vieux rentier X....., de R.....

* *

Or, un soir, il était bien triste, le vieux rentier. Il était resté plus longtemps sous les tilleuls, et quand il s'était levé pour regagner la maisonnette, il avait chancelé. Long avait été le retour. Ce soir là, les accents du piano lui parurent tristes, presque lugubres. Pas une parole, pas un soupir. Sa pensée semblait plongée dans une morne mélancolie. Nina s'était aperçu de la tristesse du vieillard.

—Qu'as-tu donc, petit père ? lui demanda-t-elle en déposant sur son front un baiser ?

—Nina, ma fille, reprit le vieillard d'une voix presque étouffée, tu sais combien je t'aime.

—Ah ! oui, je le sais bien, va, petit père, mais pourquoi cette question ?

—Eh bien, si demain tu n'avais plus de père ? La jeune fille pâlit.

—Ah ! oui, continua le vieillard, j'ai pensé bien souvent à l'avenir, à ce qui pourrait arriver tous les jours. Tu le sais bien, petite Nina, je ne suis plus à vingt ans. Ma jambe faiblit bien vite, hélas ! et depuis que ta pauvre mère nous a quittés, vois comme mes cheveux sont blanchis !... Les feuilles tombaient par flocons, ce soir, sous le vent.....

Elle écoutait pensive, Nina, la fille du vieux X....., de R.....

—C'est cela, les jeunes grandissent ; il nous faut partir. Les grands arbres de la forêt doivent tomber, un jour, pour faire place aux arbrisseaux qui croissent. Ta pauvre mère, chère enfant, il y a juste un an qu'elle nous a quittés, et je ne sais quels pressentiments.....

Un soupir sortit de la poitrine gonflée du vieillard. Il se tut.

Ah ! comme elle fut fervente, comme elle fut longue, ce soir-là, la prière de Nina, Nina la brune fille ! Nombreux, mais tristes cette fois, descendirent les songes sous les grands rideaux blancs. Et, quand brilla le matin, cheminant rapide dans le sentier de mousse, elle s'en vint, Nina, prier à l'église pour son père, le vieux rentier, pour sa mère et pour Ernest le blond enfant avec qui elle allait souvent dans sa jeunesse cueillir la fraise ou la fleur sauvage. Elle communia ce matin là. Quand elle revint de la Sainte-Table, les mères du village poussaient leurs filles du coude et leur montraient du regard ce frais visage où respirait la candeur. Et quand la foule se fut retirée, insouciant et hâtive, long-

temps encore elle pria, Nina la belle, le front incliné sur son livre d'heures. Et plus d'un pleur coula de sa paupière. On eût dit que les chérubins voltigeaient sur ses cheveux. Puis, quand la cloche de l'église sonna dix heures, pieuse et recueillie, elle reprit le chemin de la maisonnette, hâtant le pas, car depuis trois longues heures déjà il était seul, seul, le vieux rentier, seul sans sa Nina. Le vieillard était assis sous l'allée des grands arbres, sur le banc de chêne, les deux mains appuyées sur sa vieille canne noueuse et le front dans les mains. Le bruit des pas de l'enfant lui fit lever la tête. Nina s'assit à son côté.

—J'ai bien prié pour toi, ce matin, petit père, lui dit-elle avec une caresse.

—Nina, dit le vieillard d'un ton abattu, je viens d'apprendre une nouvelle triste, bien triste. Tu sais cette sœur dont je te parlais si souvent, cette bonne sœur, mon amour, avec laquelle j'ai tant de fois causé de toi. Eh bien, je viens d'apprendre qu'une maladie subite l'a frappée, qu'elle est en ce moment à son lit de mort. Il me faut partir, chère enfant.

—Partir ! exclama Nina.

—Oui, petite. Je reviendrai bientôt, mais il me faut partir. Je veux revoir encore cette bonne sœur Lucie, lui parler. Pauvre Lucie, elle que j'ai tant caressée, enfant, insouciant de l'avenir ! J'étais l'aîné ; elle était la cadette de la famille. Je l'aimais d'un amour fort comme la mort. Oh ! oui, c'est une épine qui me perce au cœur. Oui, Nina, je ne serai pas longtemps, car je te t'aime bien fort, toi aussi..... Viens avec moi préparer les malles, il est déjà tard ; il faut se hâter, car la mort frappe si vite..... Viens, viens, mon enfant, le temps presse.

Quelques instants après, le vieillard, des larmes sur la joue, quittait la maisonnette. Oh ! comme elle pleura, comme elle pleura, Nina, la brune enfant, la fille du vieux rentier.

* *

Deux jours entiers se sont écoulés depuis le départ du vieux X....., de R..... La petite maisonnette, avec ses croisées fermées tout le jour, a pris un aspect de tristesse inaccoutumé. Trois fois le jour, la belle Nina s'en va prier à l'église. Souvent sa tête se penche à la fenêtre pour voir s'il ne revient pas, là-bas, son vieux père, son amour.

Oh ! comme elle est triste, Nina, Nina la créole, qui allait dans sa jeunesse cueillir la fraise ou la rose sauvage avec Ernest, le blond enfant !

C'est le dimanche. Elle est assise, pensive, dans l'allée des grands arbres.

Tout à coup un bruissement de feuilles lui fait lever la tête. C'est le vieux curé du village avec sa grande soutane noire et son air vénérable. Il parla longtemps, longtemps à Nina, et le vent qui venait de leur côté apportait des sanglots dans ses rafales. Puis, le vieux curé se leva : Courage, dit-il en partant à la jeune fille. Dieu veillera sur vous, mon enfant !

* *

Deux jours après, dans l'église du village, l'on apportait un cercueil. Il revenait vers son enfant, le vieux X....., de R..... Il avait revu une fois encore cette bonne sœur Lucie, qu'il avait tant caressée dans son enfance. Et maintenant il lui tardait d'embrasser sa Nina. Lents lui paraissaient les roulements du wagon ; longues, lui semblaient les heures, qui le séparaient encore de son enfant ! Quand tout avait roulé dans un pêle-mêle effroyable !..... C'avait été horrible. On avait retiré de sous les débris le corps raidi du vieux rentier ; et il venait dormir dans le petit cimetière du village, avec Angéline, son épouse.

Il était parti, le vieux rentier..... Car les jeunes grandissent ; les grands arbres de la forêt doivent tomber, un jour, pour faire place aux arbustes qui croissent !

Oh ! combien de pleurs elle versa, alors ! combien de sanglots sortirent de sa poitrine, Nina

la bonne enfant, Nina la créole, la fille du vieux X, de R.....

.

Maintenant, la maisonnette est déserte. Les oiseaux ne chantent plus sous l'allée des grands arbres, nul ne vient causer sur le vieux banc de chêne, ou le soir se promener sous les tilleuls ; et Nina, la bonne fille, elle est en ce moment au chevet des mourants, cachant sous le voile de la Sœur de Charité son grand œil rêveur de jadis. Et chaque jour elle prie pour son père, sa mère et pour Ernest, Ernest le blond enfant avec qui elle allait, dans sa jeunesse, cueillir la fraise ou la fleur sauvage.

Elle est restée bien belle, Nina, la fille du vieux rentier X....., de R.....

JOCELYN.



LES CIMETIÈRES DE MONTRÉAL

L'une des premières pensées de M. de Maisonneuve, après avoir jeté les bases de Ville-Marie, fut de trouver un terrain convenable pour le faire servir à un cimetière. Son choix s'arrêta sur l'extrémité de la langue de terre formée par la petite rivière Saint-Pierre et le fleuve Saint-Laurent. Tout auprès, se trouvait le fort, sous la protection duquel il était mis. Ce cimetière porta plus tard le nom de cimetière de la Pointe-a-Callières.

Il fut en usage depuis la fondation de la ville jusqu'en 1654, époque à laquelle M. de Maisonneuve songea à établir un nouveau cimetière dont on pourrait se servir continuellement, sans voir l'enterrement des cadavres interrompu par la crue du fleuve.

En effet, à certaines saisons de l'année, en conséquence de l'élévation de l'eau venant recouvrir le cimetière, on était obligé d'enterrer ailleurs, dans divers endroits de l'île (1). C'est ce qui explique peut-être la trouvaille d'ossements humains faite, en septembre 1887, par des ouvriers en train de faire des excavations dans la rue Brock.

« On a trouvé, dit aussi le Dr Meilleur (2), en creusant les fondations de ce séminaire (celui au pied de la montagne), des ossements humains qui semblent prouver que ce lieu était autrefois une place de cimetière. Dans tous les cas, les deux épitaphes suivantes, tirées d'une des antiques tours restées debout, en front de cette place, attestent l'inhumation de deux corps, dont l'un est celui d'un de ces fervents chrétiens dont la piété et le bon exemple faisaient l'admiration des infidèles et la joie des missionnaires :

Ici reposent
les restes mortels
de
François Thoronhongo
Huron,
Baptisé par le révérend
Père Brébeuf.

Il fut, par sa piété et par sa probité, l'exemple des
chrétiens
et l'admiration des infidèles.
Il mourut,
âgé d'environ cent ans,
le 11 avril 1600.

Ici reposent
les restes mortels
de
Marie-Thérèse Gannensaquoia
de la
Congrégation Notre-Dame.

Après avoir exercé pendant treize ans l'office de maîtresse d'école, à la montagne, elle mourut en réputation de grande vertu, âgée de vingt-six ans, le 25 novembre 1605.

(1) Le 15 janvier 1654, le cimetière étant couvert par l'eau, on enterre le corps de François Dhaidin dans un autre endroit.

(2) *Mémorial de l'éducation.*

Pour réaliser son idée, M. de Maisonneuve donna un terrain situé sur la hauteur de la côte, dont une partie est maintenant occupé par la Place-d'Armes. Il y mit une condition : c'est que ce terrain revienne aux Sulpiciens lorsqu'il ne servirait plus à l'usage destiné. Ce cimetière, vu sa proximité de l'hôpital, reçut le nom de "nouveau cimetière de l'hôpital" (1).

Le 30 novembre 1674, après les vêpres, il y eut assemblée des paroissiens dans une des salles du séminaire. MM. les abbés Perrot, curé ; Gabriel Souart, ancien curé et supérieur du séminaire ; Jean Migeon, avocat, en la cour du parlement de Paris ; Bénigne Basset, greffier tabellion du baillage de Montréal, et autres, étaient présents. A cette assemblée, on décida de construire au cimetière, mal garanti contre les animaux, une "clôture de pieux à coulisses sur pièces de bois." Pour en payer le coût, on décida de faire une quête parmi les paroissiens, et pour cela on désigna un habitant de chaque quartier pour accompagner l'abbé Frémont.

Dans les procès-verbaux des assemblées de la fabrique, à la date du 27 avril 1733, nous voyons que "la fabrique achète, moyennant 2,500 frs, la moitié en superficie (47 pieds de front) d'un terrain, sur deux lignes parallèles, de Pierre Guy, qui l'avait acheté des dames religieuses de l'Hôtel-Dieu, sans être tenu de payer aucuns lods et ventes ni une barrique de vin que M. Guy s'était obligé de payer auxdites dames par forme d'intérêts."

Le 15 février 1734, la fabrique se décide à acheter un nouveau terrain proposé par le sieur Lecavalier, pour le consacrer à l'usage des pauvres. En 1748, le 21 juillet, le cimetière étant encore trop petit pour la population de la ville qui allait toujours en augmentant, "il est résolu (par la fabrique) d'acquérir l'emplacement appartenant à M. Robert, situé sur les remparts de cette ville, près de la poudrière, contenant un quart d'arpent en superficie ; et en ayant 95 pieds de profondeur sur 35 pieds environ de largeur, appartenant à Jean Godé dit Lalime, l'un et l'autre se joignant et étant sur les remparts, proche de la poudrière." Ce terrain est maintenant borné par la rue Saint-Jacques et la ruelle des Fortifications ; il était au centre de la côte de la Place-d'Armes et de la rue Saint-François-Xavier.

Cette annexe est appelée, par quelques historiens, le "le cimetière de la Poudrière."

A propos du cimetière de la Poudrière, nous lisons ce qui suit dans les *Premiers cimetières catholiques de Montréal*, publié par M. Siméon Mondou (2) :

"Une assemblée, composée de M. Louis Normant, supérieur du séminaire et curé de la ville, grand-vicaire de l'évêque de Québec, de M. Antoine Déat, vicaire de la paroisse, et de messieurs les anciens et nouveaux marguilliers, se réunit le 29 juillet 1748, dans une des salles du séminaire, pour délibérer sur cette importante question (celle de l'agrandissement du cimetière).

"Il fut résolu que le curé et le marguillier en charge feraient, pour servir de cimetière aux pauvres, l'acquisition "d'un emplacement appartenant à M. Robert, situé à Montréal, près de la poudrière, contenant environ un quart d'arpent en superficie."

"Mais une "déclaration de Sa Majesté, en date du 25 novembre 1743," paraissait mettre obstacle à l'acquisition de ce terrain, aussi, dans la même assemblée, il fut résolu que monsieur le curé et le marguillier en charge adresseraient une requête au commandant-général et à l'intendant de justice, de police et de finance de la Nouvelle-France, pour les supplier d'autoriser l'acquisition dudit terrain.

"Le 27 février 1749, Rolland-Michel Barin, marquis de la Galissonnière, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, capitaine des vaisseaux du roi, commandant-général pour Sa Majesté en toute la Nouvelle-France, terres et pays de la Louisiane ; et François Bigot, con-

seiller du roi en ses conseils, intendant de justice, police, finance et de la marine, accordaient en ces termes l'autorisation demandée par la requête :

"Que la requête, nous autorisons le curé et les marguilliers de la paroisse de cette ville (Montréal), à faire l'acquisition des terrains ci-dessus désignés pour servir à inhumer les pauvres de la dite paroisse.

"Signé : LA GALISSONNIÈRE.
BIGOT."

G. Allouart

(A suivre)

CHRONIQUE DROLATIQUE

QUELQUES QUESTIONS A M. WILFRID

M. "Wilfrid" de Fraserville, nous a donné, sur le numéro du six février, une définition de la chronique qu'il n'a pas voulu ou qu'il n'a pas pu suivre. C'est, suivant lui : un coin de Fanchette où l'on dépose en passant, sans aucun ordre, tout ce qu'on trouve sous la main, que les autres n'ont pas voulu ou n'ont pas eu occasion de déranger. Enfin : "Le plus haut degré que puisse atteindre ce genre, c'est de résumer ce que tout le monde sait."

Alors il nous faut donc conclure que M. Wilfrid n'a pas atteint la perfection du genre dans la susdite chronique ; car moi, qui ne suis ni un "Montréalais ni un Montréaliste," mais bel et bien un bon Québécois, et, qui plus est, un Rimouskois, je n'avais pas encore entendu dire que mes concitoyens fussent aussi amis des arts que M. Wilfrid veut le faire croire.

Mais là, je crois vraiment qu'il y a une petite pointe d'ironie dans cette louange un peu forcée du chroniqueur de Fraserville ; et je ne le croirai de bonne foi qu'après avoir vu sa réponse aux quelques questions que je vais lui poser.

Il peut se faire que "la distance de vingt lieues qui nous sépare, soit plus difficile à descendre qu'à monter," puis le mauvais temps, enfin que sais-je, la renommée ne vole pas toujours avec la même rapidité.

Mais, M. Wilfrid, répondez franchement à ces questions.

Quand M. et Mme Babel, "les farfamed artistes du Texas," ont-ils donné occasion aux "amis des arts," de Fraserville d'aider et de protéger leurs talents ?

Combien de soirées y ont-ils données ?

Puis, parlez-nous des recettes ?

Enfin, le nombre des assistants aux susdites soirées.

Il est vrai que "ne débourse pas qui veut," vingt-cinq centins pour un amusement, mais une fois n'est pas coutume.

Et, en finissant, mon cher M. Wilfrid, vous me direz (s'il n'y a pas d'indiscrétion à vous le demander) si les chroniqueurs de Fraserville ont été admis gratis à la soirée, ou bien s'ils ont été obligés de délier les cordons de leur bourse, comme le commun des mortels, pour se faire admettre.

Dans tous les cas, mon bon M. Wilfrid, soyez certain qu'il ne faudra pas que les recettes dépassent de beaucoup les dépenses pour que je m'empresse d'en faire de suite une "mention honorable."

MULOT.

AVIS

Les bureaux, temporaires, de l'administration du MONDE ILLUSTRÉ sont au No 1588, rue Notre-Dame.

(1) C'est ainsi qu'il est désigné dans l'acte de décès de François Lochol, en date du 11 décembre 1654, signé par le R.P. Pigart, jésuite.

(2) Imprimé par E. Sénécal et fils, No 20, rue St-Vincent, Montréal. 1887.



LA FAMINE EN RUSSIE.—PAYSANS ARRACHANT LE CHAUME DES TOITS POUR NOURRIR LEURS BESTIAUX



LA PÊCHE, EN HIVER, SUR LE LAC ÉRIÉ.—LE RETOUR AU LOGIS



BEAUX-ARTS.—LE LEVER DE BÉBÉ, tableau de M. Maxime Faivre

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

DEUXIÈME PARTIE

(Suite)

Les deux chemins du Parc ont chacun leurs charmes. Henri et Marguerite prenaient tantôt l'un tantôt l'autre ; mais plus généralement celui de la rivière. Ils remontaient Queen street, en jetant un coup d'œil aux devantures attrayantes de ses magasins, puis ils détournèrent à droite, au pied de l'Hôtel de Ville, tout flamboyant dans son architecture imposante de briques rouges rehaussées de filets de granit gris. Ils débouchaient sur un square, aux aspects charmants et rustiques, avec ses rangées de jeunes arbres croisant leurs lignes souvent interrompues sur un épais gazon où les vaches viennent paître quelquefois au son monotone des sonnettes suspendues à leurs cous, et les enfants prendre leurs joyeux ébats. Il y a là de belles maisons, les unes élevant bien haut comme des châteaux-forts modernes leurs tourelles élégantes et les toits gracieux de leurs pavillons ; les autres, plus basses, cachées sous la verdure, à l'exemple de l'église anglicane, dont les murs rouges et le toit noir percent à peine à travers le feuillage des grands arbres.

Encore une allée de baults peupliers, bordée de quelques maisons, et Henri et Marguerite arrivaient à l'entrée de la résidence du gouverneur. Parfois, ils se penchaient curieusement à la porte grillée ; mais ils apercevaient à peine un pan de mur, la moitié d'une fenêtre ou un bout de balustrade derrière les bouquets. Alors ils continuaient leur chemin le long d'une haute barrière de planches serrées étroitement les unes contre les autres.

De petites ouvertures circulaires, pratiquées de distance en distance, à dessein ou par hasard, tout juste assez larges pour y placer l'œil, permettaient seules de jeter un regard sur la résidence du gouverneur, et de là on pouvait apercevoir un peu vaguement, derrière les arbres une vaste maison d'un aspect agréable, son frontispice de hautes colonnes et sa large véranda.

— Quel dommage, disait Marguerite, sans ce vilain mur de planches, la vue serait magnifique ici. Une haie vive aurait été bien plus élégante et n'aurait pas masqué le paysage.

— C'est vrai, répondit Henri ; mais "charbonnier est maître chez lui", et à plus forte raison le gouverneur.

— Oui, vous avez raison et.....

— Vous n'avez pas tort, s'empressait de conclure galamment Henri.

Et la discussion en restait là.

Ils reprenaient leur chemin le long de la berge de sable rouge que la mer ronge et mine continuellement. Des bandes d'enfants, jambes nues, entraient dans l'eau en se bousculant et en poussant des cris de joie.

Un tourniquet étroit, fait exprès sans doute pour arrêter les voitures, donne accès dans le parc aux piétons. Une fois entrés, Henri et Marguerite allaient s'asseoir sur un banc le long de la lisière du bois.

Devant eux, sur une large pelouse, des jeunes gens jouaient au *cricket*, courant, criant, gesticulant, lançant à grands tours de bras la balle qui presque toujours revenait repoussée à coups de bâton. De là, la vue est magnifique. À droite, c'est Charlottetown, endormie dans les arbres, sous un soleil éblouissant qui fait jaillir des étincelles à la pointe des clochers. En face, c'est la baie avec ses barques et ses canots. À gauche l'entrée du port resserrée entre deux pointes.

Sur l'une d'elle surgit la pyramide tronquée du phare flanquée d'un corps de bâtiment carré.

Marguerite ne se lassait pas d'admirer le spectacle. Un jour, il lui prit fantaisie d'aller jouer au *lawn tennis*. Il y avait bien longtemps qu'elle n'y avait songé. Dès qu'elle en fit la proposition, Henri ne manqua pas de l'appuyer énergiquement.

— Bien, dit-il, nous irons au parc cette après-midi, si vous le voulez bien. C'est justement aujourd'hui, samedi, le jour où il y a le plus de monde.

— C'est entendu, fit-elle gaiement.

Quelques heures plus tard, ils arrivaient au rendez-vous des joueurs, Henri portant sous son bras les souliers jaunes aux semelles de cuir semées d'excroissances rondes comme de gros clous, et les raquettes auxquelles ils étaient attachés, pour plus de commodité.

Une partie était engagée et paraissait vivement disputée. De chaque côté les adversaires s'escrimaient de plus belle, pour renvoyer la balle. Les femmes étaient en majorité, ce dont personne ne se plaignait, si ce n'est elles-mêmes peut-être en secret, car c'était un vrai plaisir que de voir tourbillonner les jupes multicolores dans des volte-faces rapides pour courir à la balle, de voir s'incliner les corsages dans une série d'oscillations plus gracieuses les unes que les autres, s'arrondir les bras dans d'élégantes courbes et surtout, d'épier toutes ces charmantes physionomies où s'allumait l'ardeur du jeu, ces yeux où brillaient les étincelles de la jeunesse et de la beauté.

Les spectateurs ne manquaient pas : ils formaient galerie tout autour du parallélogramme de filets blancs limitant l'enceinte du jeu. La plupart étaient commodément assis sur le siège de leurs voitures arrêtées sous les grands arbres environnants ; les toilettes des femmes ressortaient de tout le contraste de leurs couleurs vives et claires avec le cadre noir et reluisant des voitures et le vert foncé des arbres. Quelques personnes étaient assises sur des bancs à l'entrée de l'enceinte. D'autres circulaient sous les galeries d'un élégant pavillon, au milieu duquel on apercevait un étalage de *temperance drinks* et de gâteaux, et de gracieuses demoiselles au blanc tablier, et le sourire aux lèvres, empressées à servir les clients.

Marguerite suivait toutes les péripéties du jeu avec un très grand intérêt. À peine la partie finie, elle s'élança dans l'arène, suivie de Henri. Celui-ci ne l'avait jamais vue si joyeuse, ni si animée. Il ne se lassait pas de la regarder. Chauffés par le soleil et par l'animation du jeu, sa physionomie rayonnait comme une boule de feu entre la bordure blanche du chapeau de paille entourée d'un ruban bleu et le corsage à petits plis d'une blancheur de lys. Une large ceinture de cuir de Russie, d'un beau brun clair, s'agrafait autour de sa taille fine par une boucle en argent. Une jupe toute simple mais d'un rose clair, admirable, relevée légèrement au hanches, descendait en longs plis harmonieux jusqu'au bout d'un pied fin et effilé.

Elle avait les mouvements agiles et gracieux d'un papillon qui vole ou plutôt glisse de fleur en fleur, et parfois la vivacité d'un écureuil sautant de branche en branche. Elle suivait constamment des yeux la balle dans toutes ses allées et venues, dans tous ses méandres capricieux, calculant savamment les distances, toujours prêts s'élançant sur la balle pour l'attraper au bond et la renvoyer d'un coup sec et nerveux de sa raquette.

Dans ces courses précipitées qui faisaient claquer les jupes contre les genoux, comme les voiles contre les mâts d'un navire dans la tempête, la masse blonde des cheveux de Marguerite s'ébranlait sous la secousse, et des mèches s'en échappaient, formant autour de sa tête une auréole d'or, tandis que la sueur mettait à son front un diadème de fines perles.

Et Henri la dévorait littéralement des yeux, n'accordant à la balle qu'une attention fort discontinue. Plusieurs fois celle-ci était tombée tout près de lui sans qu'il bougeât d'une semelle, au grand scandale de ses voisins qui, heureusement l'avaient renvoyée, en grommelant un peu. Une

fois la balle vint directement devant lui ; il n'avait qu'à étendre le bras pour la renvoyer ; mais il ne la voyait pas, et il la laissa tomber à ses pieds.

Ce fut un concert de protestations. Plusieurs bras mignons, s'élevèrent en l'air, menaçants, brandissant leurs raquettes comme des *toma-hawks*. Le malheureux crut qu'il allait être assommé et scalpé sans pitié.

Marguerite était parmi les plus acharnées : — A-t-on jamais vu pareille chose, s'écriait-elle, en frappant la terre du pied ! Manquer un coup si facile ! c'est impardonnable. Au moins ne vous avisez pas de recommencer. Nous sommes maintenant à forces égales ; il ne faut que quelques points pour décider de la victoire. Vous voyez que c'est sérieux.

Henri n'en était sans doute pas bien convaincu ; mais, il promit tout ce qu'on voulait.

Il envoya une balle qui alla frapper la bande de filets qui sépare les adversaires, puis une autre par dessus dans le camp ennemi, qui s'empressa de la renvoyer.

Tout alla bien pendant quelque temps. La balle allait et revenait entre les deux camps, dans un mouvement de navette. Henri se tenait sur ses gardes, sentant bien que l'ennemi avait les yeux constamment sur lui, prêt à profiter de ses moindres fautes. Mais Marguerite vint à passer près de lui. Il la devina plutôt qu'il ne la vit. Il se détourna pour la voir. Deux secondes seulement, mais ce furent deux secondes de trop. Une grande blonde aux yeux bleus et au sourire malicieux, en profita pour lancer la balle de telle manière qu'elle vint retomber sur la tête d'Henri, et tandis que celui-ci subitement arraché à sa contemplation, se demandait quelle pouvait être la cause de cette agression brutale, la balle une seconde fois, fit quelques bonds et s'arrêta à terre.

Henri la suivait des yeux machinalement, comme un homme qui n'est pas encore bien éveillé, les deux bras ballants.

En voyant son air dépité, ses camarades ne purent s'empêcher d'éclater de rire.

Seule, Marguerite ne riait pas. Elle s'avança vers lui d'un air très mécontent :

— Maladroit que vous êtes, fit-elle ; vous nous faites perdre la partie.

Il ne put que courber la tête sous le reproche.

— Décidément, pensait-il tout bas, le *lawn tennis* n'est pas fait pour les amoureux.

Et, complètement découragé, il alla s'asseoir sur un banc, tandis que Marguerite brandissait sa raquette, en criant pour la revanche.

Ce rôle de spectateur lui convenait infiniment mieux. Là au moins, il pouvait observer et contempler tout à son aise sa chère Marguerite.

Elle se révélait à lui sous un aspect inaccoutumé. Ce n'était plus la jeune fille trop sérieuse, morose même de ces jours derniers ; sous les chaudes caresses du soleil de juillet et dans les ébats du *lawn tennis*, elle s'était transformée en une personne, vive, gaie, active, riant à grands éclats comme une enfant. Elle apparaissait ainsi dans tout le rayonnement de la santé, de la jeunesse et de la beauté. Pour des yeux ordinaires, c'était assurément un des plus beaux dans la bande de papillons multicolores qui voltigeaient sur les pelouses vertes. Pour les yeux d'un amoureux c'était le plus beau et le plus pur des séraphins descendu des sphères célestes. En effet, pour celui qui aime véritablement qu'y a-t-il de plus beau que l'objet aimé ? Rien.

C'est le foyer vers lequel converge tout ce qu'un cœur humain peut contenir d'admiration, de tendresse et d'amour. Pour les autres il n'y a pour ainsi dire que des reflets ou des rayons égarés. La femme aimée ! Rien qu'à entendre prononcer son nom, ce nom si doux gravé dans votre cœur de jeune homme, vous sentez ce cœur bondir dans votre poitrine trop étroite. Le jour vous pensez toujours à elle ; la nuit, vous la voyez dans vos rêves. Il n'y a qu'elle au monde pour vous.

Les autres femmes, si belles, si parfaites qu'elles soient, ne sont rien pour vous.

LOUIS TESSON

À suivre

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTREAL 5 MARS 1892

Mlle DE KERVEN

DEUXIEME PARTIE DE CARMEN

II

UNE RECONNAISSANCE

Carmen quitta la toilette devant laquelle elle était assise, se dirigea vers l'une des fenêtres et appuya son front brûlant à la vitre glacée.

Le but de la jeune femme, en prenant cette posture, était de ne pouvoir être vue et par conséquent reconnue, dans le premier moment, par l'étranger dont elle redoutait les dangereuses révélations.

Il ne fallait point qu'un cri de surprise échappé des lèvres de cet homme, en présence des deux caméristes, vint dévoiler, ou tout au moins faire soupçonner l'aventurière.

La porte s'ouvrit pour laisser entrer l'inconnu, et se referma derrière lui.

Suivant l'ordre donné par leur maîtresse, les femmes de Carmen s'étaient retirées dans l'antichambre.

Le nouveau venu était un homme de haute taille, de mine un peu plus que suspecte, et d'une maigreur effrayante.

Son costume se composait d'un assemblage inouï de loques sordides et d'indescriptibles haillons.

Il s'arrêta sur le seuil et salua la jeune femme qui lui tournait le dos. Il fit trois pas en avant, et il salua de nouveau, très humblement.

—Mademoiselle, dit-il ensuite d'un organe nazillard et fêlé, j'ose espérer que vous ne refuserez pas de reconnaître, dans sa déplorable situation, un compagnon de voyage qui se trouve en ce moment le plus infortuné des hommes....

En entendant cette voix, Carmen tressaillit; le nuage qui couvrait sa figure s'effaça comme par enchantement, une fugitive étincelle brilla dans son regard.

—Commandez à votre surprise et dominez votre émotion ! répondit-elle d'un ton bas et rapide en déguisant de son mieux sa voix habituelle, prenez garde qu'une involontaire exclamation ne trahisse la stupeur qui va s'emparer de vous..... sinon, vous nous perdez tous deux !.....

En même temps elle se retourna.

L'homme aux haillons fit un mouvement brusque; il leva ses deux bras au ciel; ses yeux et sa bouche s'arrondirent démesurément....

—Ma sœur !! murmura-t-il.

—Tais-toi !! dit la jeune femme, en s'approchant vivement de lui et en lui tendant la main, tais-toi, mon pauvre Moralès.....

—Carmen !! reprit l'Espagnol, puis-je en croire mes yeux !! est-il bien possible que ce soit toi !!..... toi Carmen !!.....

—Au nom du ciel, ne prononce plus ce nom !!

—Pourquoi ?

—Parce que Carmen n'existe plus.

—Comment, Carmen n'existe plus ?

—Non.

—Et tu me dis cela au moment où je te vois, où je te parle, où je tiens ta main dans ma main ?

—Voyons, Moralès, tu m'as cru morte, n'est-ce pas ?

—Oui, je l'ai cru.... et Dieu m'est témoin que je t'ai bien plouré !.....

—Excellent frère !..... fit ironiquement la jeune femme, je n'attendais pas moins de toi !..... Puis elle reprit :

—Eh ! bien, ne regrette pas tes larmes. Carmen est morte en effet. Moralès, tu n'as plus de sœur.....

—Qui donc es-tu, si tu n'es pas ma sœur ?.....

—Regarde ce costume.....

Et Carmen désignait la robe blanche étalée sur un fauteuil.

—C'est un costume de mariée.....

—Oui.

—Que veut dire cela ?

—Cela veut dire que je suis Annunziata Rovero, et que j'épouse dans une heure Olivier Le Vaillant, l'unique héritier de quinze millions.

Moralès eut un éblouissement.

—Toi, Carmen !! balbutia-t-il, toi ma sœur !!

—Je te répète que ta sœur est morte ! je te répète que Carmen n'existe plus ! Mais j'ajoute qu'Annunziata la remplacera....

—Je comprends..... dit Moralès en se frottant les mains, et je supplie la fille de don José Rovero d'agréer mes félicitations sincères.....

—C'est bien joué, n'est-ce pas, Moralès ?

—Oui, certes ! gagner une partie dont l'enjeu est de quinze millions, c'est sublime !..... mais, explique-moi.....

—Qu'ai-je à t'expliquer ?..... la situation est des plus simples : Annunziata devait épouser Olivier Le Vaillant. Annunziata, survivant seule au naufrage du *Marsouin*, Annunziata sauvée par miracle, devient la femme de son fiancé, voilà tout.

—Tu as raison, c'est élémentaire.

—Et toi, Moralès ?

—Moi aussi, je suis sauvé, comme tu vois..... tu me croyais perdu, je pense ?

—Hélas !

—Et tu m'as pleuré ?

—Un peu.

—Allons, c'est de la franchise..... mais je te pardonne de grand cœur..... tu avais à t'occuper de tant d'autres choses qu'il ne te restait guère de temps pour penser à ce pauvre diable de Moralès..... Maintenant, que vas-tu faire de moi ?

—Je ne sais encore, mais d'ici à peu de jours je trouverai quelque moyen de t'introduire et de te faire accepter dans la maison.....

—Tâche de me donner l'intendance de tous les millions dont on dispose ici ; voilà un poste qui me conviendrait fort.....

—Je n'en doute pas, mais je te porte un trop, bien trop vif intérêt pour t'exposer à être pendu. Je te réserve quelque sinécure grassement rétribuée..... Sois tranquille, tu ne manqueras de rien.....

—J'y compte, et cela viendra d'autant plus à propos qu'en ce moment je manque de tout.....

—Qu'as-tu fait de ton argent ?

—Tu mets le doigt sur une plaie sanglante.... Voici mon odyssée, elle est courte et lamentable. Lorsque je me suis jeté à la mer, dans la nuit du naufrage, j'étais attelé à une cage à poulets. Cette cage à poulets renfermait un petit baril, et ce petit baril contenait mon trésor..... Nous devions, lui et moi, selon toute apparence, être sauvés ou périr ensemble.....

—L'idée était bonne et digne de toi. Après ?

—Pendant toute la journée qui suivit la perdition du *Marsouin*, nous flottâmes, la cage à poulets, le baril et moi, ballottés par les vagues et entraînés par les courants qui nous portèrent à une énorme distance du malheureux navire sur lequel tu étais restée... Quoique mon corselet de liège et ma cage me soutinssent assez bien au-dessus des flots, j'étais épuisé de fatigue et de besoin, glacé jusque dans la moelle de mes os et déjà je me considérais comme un homme perdu, lorsque j'entrevis la terre à une faible distance..... Cette vue me rendit un peu de courage. Je nageai de toutes mes forces et je me rapprochai rapidement d'une belle plage de sable blanc et fin. J'allais l'atteindre..... par malheur il fallait franchir des récifs sur lesquels un coup de mer me rejeta....

Le choc fut rude, je perdis connaissance. Quand je revins à moi, j'étais étendu sur cette belle plage dont je viens de te parler et où j'avais été apporté tout évanoui par les vagues. Mais hélas ! la cage à poulets s'était brisée sur les rochers, et mon baril, par conséquent mon trésor tout entier, se trouvait au fond de l'Océan !..

—Pauvre Moralès ! fit Carmen d'un air à demi railleur, à demi compatissant.

—Ah ! tu as bien raison de dire *pauvre* Moralès, poursuivit le gitano, car il ne me restait pas

un maravédis et je me trouvais en Espagne, où tu sais que je risquais fort d'être pris et pendu pour des peccadilles d'ancienne date..... Que faire et que devenir ? Une idée me traversa l'esprit. J'avais beaucoup entendu parler sur le *Marsouin* de la générosité sans pareille de Philippe Le Vaillant. Je résolus de venir au Havre et de m'adresser à lui..... il ne pouvait manquer d'être touché de mes malheurs et de me venir en aide lorsqu'il apprendrait que j'avais perdu ma sœur chérie et toute ma fortune dans ce même naufrage où la fille de don José Rovero venait de périr..... Je me mis immédiatement en marche, sans argent, et presque sans vêtements..... Je traversai la France, dans sa plus grande longueur, mendiant pour vivre..... J'arrivai ce matin au Havre, exténué de fatigue et de misère, j'appris avec un profond étonnement et une joie bien vive, que je n'avais pas survécu seul à l'épouvantable désastre et qu'Annunziata épousait aujourd'hui même le fils de l'armateur.... Convaincu que la belle Havanaise accueillerait favorablement don Guzman Moralès y Tulipano, le frère de Mme de Najac, son amie intime, je demandai à être admis en sa présence..... On voulut me fermer la porte, mais j'insistai et je fis bien, car Annunziata daigna me recevoir aussitôt qu'elle eut appris que j'arrivais de la Havane..... et j'ai l'honneur de me trouver en sa présence..... Tu en sais désormais autant que moi.....

—Je t'ai écouté avec un vif intérêt, dit Carmen ; maintenant, écoute-moi.....

—Je suis tout oreilles !

—Tu conviens sans peine, n'est-ce pas, que, bien que tu sois adroit et rusé, c'est encore moi qui suis la plus habile de nous deux ?.....

—J'en conviens de tout mon cœur. Ton plan pour devenir Mme de Najac était réellement superbe, et la grande et magnifique affaire qui se termine aujourd'hui est un véritable chef-d'œuvre !.....

—Alors, tu consens volontiers à t'abandonner entièrement à moi et à me confier la direction de tes affaires.....

—Je te dirai : oui, et je me laisserai guider en aveugle, quand tu auras répondu à une seule question.....

—Quelle est cette question ?

—La voici : feras-tu ma fortune ?

—Je ferai ta fortune.

—Foi de Carmen ?.....

—Foi d'Annunziata !

—C'est bien. Je m'abandonne à toi. Dispo-

de Moralès..... il n'est plus qu'un pantin docile dont tu tiens les ficelles.....

—Eh ! bien donc tu vas sortir de cette maison, sans parler à personne et sans répondre à aucune des questions que les domestiques qui se trouveront sur ton chemin pourront t'adresser...

—Je serai sourd, et je serai muet.

—Il existe sur les quais une hôtellerie modeste que j'ai remarquée plus d'une fois en passant, elle a pour enseigne une *ancre d'argent*.....

—Fort bien.

Tu t'installeras dans cette hôtellerie, après avoir pris soin de t'habiller d'une façon convenable..... Tu y vivras largement, sans te rien refuser, mais en ayant soin de ne point attirer sur toi l'attention.....

—C'est facile

—Tu sortiras le moins possible..... tu éviteras tout rapport avec les curieux et les indiscrets, tu t'arrangeras enfin de telle sorte que personne ne soupçonne que tu arrives de la Havane, que tu te trouvais sur le *Marsouin*, et que tu me connais.....

—Je ferai tout cela..... mais puis-je te demander quel est le but de ces précautions sans nombre ?.....

—Tu ne le devineras pas, cependant je veux bien te l'apprendre : je ne sais encore ce que je dirai de toi et sous quel prétexte je te présenterai à mon mari et à mon beau-père. Il importe donc que le récit romanesque que j'inventerai n'ait point été démenti à l'avance par quelques paroles imprudentes qui te seraient échappées.....

—Tu as raison ! toujours raison !

—Le plus tôt possible, et sans doute d'ici à fort peu de temps, je te ferai parvenir un billet dans

lequel seront détaillées mes instructions relatives à la conduite que tu devras tenir, et aux choses dont il faudra que tu sois instruit...

—J'attendrai ce billet avec patience et j'exécuterai de point en point les instructions qu'il renfermera...

—Cela étant ainsi, tout ira bien... Maintenant, señor don Guzman, adieu, ou plutôt au revoir, car l'heure du mariage approche, ma toilette n'est point terminée et mes femmes pourraient s'étonner d'un entretien si long....

—Mademoiselle Annunziata croit qu'elle pense à tout, fit Moralès en riant, elle oublie cependant une chose de grande importance...

—Laquelle ?

—De me donner de l'argent.

—C'est juste.

Carmen s'approcha d'un meuble qu'encombraient les parures et les bijoux faisant partie des cadeaux de noces.

Parmi cet entassement d'objets remarquables par leur richesse ou par leur élégance, se voyait un coffret carré, en acier poli, rehaussé de reliefs d'argent bruni précieusement ciselés.

Carmen ouvrit ce coffret.

Il était rempli de belles pièces d'or, neuve et étincelantes. Ces pièces, vierges de tout contact et sorties des banques de la monnaie pour entrer dans le coffret, représentaient une somme de cent mille livres.

Philippe Le Vaillant les avait apportées lui-même à la fiancée de son fils après la signature du contrat.

—Tends tes mains... dit Carmen à Moralès.

Le gitano ne se fit pas répéter deux fois cet ordre.

La jeune femme prit deux poignées d'or et les laissa successivement tomber dans les doigts crochus de son frère, qui se refermèrent sur elles comme des serres d'autour sur une proie convoitée.

Les vêtements de Moralès étaient en lambeaux, mais ses poches restées intactes reçurent ce dépôt précieux.

—Maintenant, demanda Carmen, tu as ce qu'il te faut ?

—Oui... je ne réclame rien..... quant à présent du moins.....

—Vas-t'en bien vite, car le temps me presse.

—Voyons.....

—M'autorises-tu à assister, dans le plus strict incognito et caché derrière quelque colonne de l'église, à la cérémonie de ton mariage ?.....

—Je te le défends au contraire de la façon la plus formelle....

—C'est dommage !..... j'aurais été curieux de voir Annunziata Rovéro jurer amour et fidélité à Olivier Le Vaillant..... enfin, tu m'interdis cette satisfaction..... j'obéirai religieusement....

—J'y compte.

—Ecris-moi le plus vite possible.

—C'est convenu.

—Au revoir, *Annunziata*.....

—Au revoir, *don Guzman*.....

Carmen ouvrit la porte qui donnait dans l'antichambre et Moralès sortit, en ayant soin de s'incliner à trois reprises, d'une façon remplie d'humilité et de respect, aussitôt qu'il sentit les regards curieux des caméristes braqués sur lui.

—Achevez ma toilette.... dit Carmen aux deux femmes, lorsque le gitano eut disparu.

Elle se rassit et elle abandonna de nouveau sa splendide chevelure aux mains adroites qui métamorphosaient ses nattes lourdes en un brillant diadème de jeunesse et de beauté.

Au bout d'un instant, ce délicat et merveilleux travail était achevé et la menteuse couronne de fleurs virginales, retenue par les épingles de diamant dont nous avons parlé, venait parer le front si pur et si velouté de l'Espagnole.

Il était dix heures et demie.

Les conviés ne tarderaient guère à encombrer les salons de l'armateur.

Carmen laissa tomber son peignoir et revêtit la robe de point d'Alençon qui depuis bien des jours fournissait un aliment aux curieuses préoccupations de toute la ville.

L'une des femmes de chambre arrangea par derrière les plis de la longue jupe. Elle posa deux ou trois épingles ; elle élargit quelques-

uns des nœuds sur lesquels s'attachaient les ferrets de diamants, puis elle dit :

—La toilette de mademoiselle est terminée..... j'ose espérer que mademoiselle sera contente.

—C'est bien..... répondit Carmen. Je vous remercie de vos soins.....

Elle s'approcha d'une grande glace où sa radieuse image se reflétait de la tête aux pieds ; elle examina d'un regard scrutateur l'ensemble et les détails de sa personne ; un sourire vint à ses lèvres ; une flamme vive passa dans ses yeux et en elle-même elle murmura :

—Allons, décidément, je suis belle !

En ce moment l'une des caméristes, qui venait de sortir, rentra dans la chambre en disant :

—M. Philippe et M. Olivier demandent si mademoiselle peut les recevoir ?.....

—Qu'ils entrent, s'écria l'Espagnole, et qu'ils soient les bienvenus !.....

III

CONSUMMATUM EST

De la chambre voisine où ils se trouvaient, attendant la réponse de Carmen, le vieillard et le jeune homme entendirent les paroles que nous venons de répéter, et ils entrèrent aussitôt.

Pour la première fois, ils voyaient la fiancée d'Olivier autrement vêtue que de ses longs habits de deuil, qui certes n'amoindrissaient point sa merveilleuse beauté, mais qui lui faisaient un cadre de tristesse.

Carmen, dans sa blanche toilette de mariée, Carmen couronnée de fleurs et parée de bijoux dont l'immense valeur n'excluait pas la simplicité, Carmen transfigurée, rayonnante, leur parut un rêve, une madone, la complète réalisation du plus impossible idéal.

Le regard de la jeune femme et celui d'Olivier se croisèrent. L'un était chargé de tendre langue et d'amoureuse électricité. L'autre exprimait une admiration émue et pre-que brûlante.

Olivier baissa les yeux, il se sentait troublé jusque dans les plus profonds replis de son cœur qu'habitait cependant la blonde image de Dinorah. Il rougit comme s'il venait de se surprendre en flagrant délit d'infidélité et tout bas il se dit :

—Je suis lâche et félon..... voici déjà que mon âme, qui n'est plus à moi, s'élançait vers l'enchanteuse..... Oh ! Dinorah..... Dinorah, ma bien aimée, je ne suis pas digne de toi..... pardonne-moi, car je te trahis.....

Cependant Carmen s'avançait à la rencontre de Philippe Le Vaillant.

—Mon père, murmura-t-elle en faisant un mouvement pour s'agenouiller devant lui, bénissez-moi..... je vais être votre fille..... et je suis digne de ce grand bonheur par mon amour pour vous....

Elle ajouta tout bas, mais de façon à être entendue de Philippe et d'Olivier :

—Et pour lui....

Le vieillard ne laissa point à Carmen le temps de mettre un genou en terre.

Il se pencha vers elle, il la releva au moment où elle s'inclinait, il la serra dans ses bras et il couvrit de baisers son front et ses joues en s'écriant :

—Oh ! chère fille, ta place n'est pas à mes pieds, ta place est sur mon cœur que tu partages avec mon cher Olivier.... Cette bénédiction que tu me demandes, je te la donne de toute mon âme..... Je te devrai le bonheur de mes dernières années, car voici que le rêve de ma vie se réalise... Ce jour est le plus beau de mes jours !... Pourquoi faut-il qu'une pensée amère, qu'un souvenir déchirant, viennent l'attrister ?..... Pourquoi faut-il que ton père, mon ami, mon frère bien aimé, ne soit pas auprès de nous, partageant notre joie, bénissant ses enfants, écoutant le cri de ma reconnaissance pour le cadeau royal qu'il a fait à mon fils.....

—Mon père, balbutia Carmen, il nous voit de là-haut.... de là-haut il nous bénit..... de là-haut il vous remercie.

Quelques secondes de silence succédèrent à ces mots.

Une grosse larme coulait sur la joue de Philippe Le Vaillant.

Carmen essayait ses beaux yeux, qui cependant n'étaient point humides.

Olivier, très agité, s'efforçait de penser à Dinorah, mais sa pensée rebelle revenait à Carmen malgré lui, et ses regards s'attachaient invinciblement sur cette admirable créature, pleine de fascination et d'enivrement, et qui allait lui appartenir devant Dieu et devant les hommes.

L'armateur rompit le silence.

—Annunziata, s'écria-t-il, que tu es belle !

—Si ce que vous dites est vrai, mon père, répondit Carmen, j'en suis heureuse.... oh ! bien heureuse... et c'est pour lui...

Comment, à moins d'avoir une âme de glace et d'acier, comment blesser par une froideur marmoréenne la douce fiancée qui parle ainsi, et qui va dans moins d'une heure, vous jurer aux pieds de l'autel un éternel amour ?...

Olivier prit la main de Carmen et la porta à ses lèvres contre lesquelles il la sentit se presser, palpitante et fiévreuse.

Le contact de cette petite main parfumée, la chaste carosse qu'elle faisait à ses lèvres, doublèrent l'agitation du jeune homme et firent monter le sang de son cœur à sa tête avec une étrange impétuosité.

Il lui sembla qu'il venait de boire un philtre, ou l'eau du fleuve mythologique qui reléguait les souvenirs les plus récents dans les lointaines heures du passé....

Olivier n'oubliait point Dinorah cependant, mais l'angélique visage de la pauvre Bretonne disparaissait à demi dans un voile du brumas soudain, et l'image de Carmen se détachait, éblouissante, sur ce rideau de brouillards confus.

—Mon enfant, mon Annunziata, reprit Philippe, l'heure approche..... Nos parents et nos amis attendent ta présence avec une impatience que je comprends et que j'éprouve..... Es-tu complètement prête, et veux-tu venir les rejoindre ?...

—Je suis prête, mon père, et tout ce que vous voulez je le veux et je le voudrai toujours....

L'armateur présenta sa main droite à Carmen, il descendit lentement avec elle et avec Olivier l'escalier magnifique couvert de tapis de velours et de fleurs embaumées, il traversa une antichambre où deux files de laquais faisaient la haie, et il pénétra, en conduisant toujours par la main la fiancée de son fils, dans les appartements de réception que les personnages les plus importants de la ville et des environs remplissaient déjà.

Parmi les nombreux invités qui se trouvaient réunis, beaucoup ne connaissaient par encore Carmen. Aucun ne l'avait vue dans tout son éclat.

Au moment de son entrée, un murmure d'étonnement et d'admiration s'éleva de toutes parts, et nous pouvons affirmer que dans cette manifestation unanime la flatterie n'entraînait pour rien.

Carmen parut tellement rayonnante, tellement supérieure à tout ce qu'on avait pu voir ou rêver que les femmes, en la regardant, oublièrent même d'être jalouses. Pas une seule d'entre elles ne refusa de s'avouer tout bas que la fille de don José était digne d'un trône et de l'amour du roi....

En revanche, depuis le plus jeune jusqu'au plus vieux, tous les hommes envièrent le bonheur d'Olivier.

Parmi les notables invités, celui sur qui la beauté de Carmen parut produire et produire la plus vive impression, fut le marquis Georges de Grancey, gouverneur de la ville du Havre pour sa majesté le roi Louis XV.

Le marquis de Grancey était un jeune, riche et brillant seigneur, âgé de vingt-huit ans tout au plus, qui regrettait du meilleur de son cœur Versailles et Trianon, et qui se considérait tout à fait comme en exil dans son gouvernement.

Il n'avait d'ailleurs pas absolument tort, car à la suite d'une intrigue de cour dans laquelle il s'était déclaré maladroitement contre M. de Maurepas, le ministre en faveur, Georges de Grancey avait reçu l'ordre de résider au Havre jusqu'au moment où un ordre du roi le rappelle-

rait à Versailles, cette terre promise des courtisans.

Mais on sait le vieux proverbe : *Les absents ont tort.*

Il est rare que ce proverbe n'ai pas raison.

Le marquis était absent, donc il avait tort, on l'oubliait. L'ordre de rappel n'arrivait pas, et pouvait fort bien se faire attendre longtemps encore.

Le marquis s'approcha de Philippe Le Vaillant et sollicita la faveur d'être présenté à Carmen sans plus de retard.

Georges de Grancey était très beau et fort bien fait de sa personne, comme on disait alors. Il avait surtout cette élégance hors ligne, ces manières exquises, cette légèreté de bon goût, cette spirituelle galanterie qui formaient l'exclusif apanage des gentilshommes habitués à vivre à la cour et pour ainsi dire dans l'intimité du roi.

Carmen le remarqua sur-le-champ.

—Voilà donc un courtisan ! pensa-t-elle, il ne ressemble à aucun des hommes que j'ai vus..... Tancrède n'était qu'un gentilhomme..... Celui-ci est un grand seigneur..... Ah ! c'est d'un grand seigneur que j'avais rêvé d'être la femme ! Olivier est dix fois millionnaire, mais il n'est pas seulement noble..... Que n'a-t-il quelques millions de moins et un écusson de plus !

Et la jeune femme soupira.

Le moment approchait. Il était onze heures et demie. La cérémonie, nous le savons, devait commencer à midi.

Les cloches de l'église sonnaient à toutes volées comme pour annoncer quelque grande fête. Dans les rues de la ville les innombrables ouvriers et les employés des chantiers de construction de Philippe Le Vaillant tiraient des coups de fusil et faisaient éclater des pétards et des bombes.

Dans les bassins, les navires étaient pavoisés. La population entière, revêtu de ses plus beaux habits, s'entassait sur les places par où devait passer le cortège.

On savait d'avance que ce cortège serait splendide, car l'armateur, malgré sa simplicité habituelle, avait résolu de faire les choses d'une façon véritablement royale.

Cette attente des dignes habitants du Havre ne fut pas trompée.

Carmen, Philippe et Olivier, et le gouverneur de la ville, prirent place sur les coussins de velours d'un carrosse tout aussi éblouissant que ce lui dont Molière parle dans le sonnet du *Misanthrope*. Quatre chevaux blancs, conduits en main par des valets de pied enrubanés, traînaient cette voiture de gala, à laquelle, selon la belle fiancée, il ne manquait qu'une seule chose : une couronne de comtesse ou de marquise sur les pa-neaux.

À la suite du carrosse de la mariée venaient une foule d'équipages attelés richement. On remarquait le luxe inouï de celui du gouverneur, avec son éclatante livrée blanc, bleu et or (l'écusson de Grancey portant la croix d'argent sur champ mi-parti d'or et d'azur, timbré de la couronne de marquis et supporté par deux licornes de carnation). Nous savons d'ailleurs que cet équipage était vide, Georges de Grancey se trouvant dans celui de Carmen.

Le cortège parcourut lentement les rues, au milieu des vivats et des cris de joie du populaire. À mesure que la file des voitures approchait de l'église, le cocher de l'armateur et les valets de pied tenant en main les chevaux avaient toutes les peines du monde à se frayer un chemin parmi la foule de plus en plus compacte qui s'entassait de telle sorte qu'une pièce de monnaie jetée en l'air n'aurait pu toucher le sol en tombant.

Cette cohue curieuse s'écartait difficilement pour livrer passage au cortège, et se pressait le long des maisons ni plus ni moins que les sardines bretonnes dans les boîtes de fer-blanc du Croisic ou de la Turballe. On s'étouffait, on s'écrasait les pieds que c'était merveille ; et, chose digne de remarque, les plus étouffés et les mieux écrasés n'étaient pas les moins joyeux.

Enfin le carrosse doré parvint et s'arrêta devant le porche tendu de blanc de la vieille église. Les valets abattirent le marche pied et le marquis de Grancey, descendu le premier, offrit sa main à

Carmen pour traverser l'église et la conduire jusqu'au prie-dieu splendidement sculpté qui l'attendait à l'entrée du chœur.

Sans le demi-silence qu'imposait à la multitude le respect du saint lieu, on aurait entendu se croiser et se répondre, sur le passage de la fiancée, les bruyantes exclamations admiratives qu'on se contentait d'échanger à demi-voix et à petit bruit.

—C'est une madone !..... murmurait les uns.

—C'est une déesse !.... répondaient les autres.

—C'est une merveille !..... disait tout le monde.

Et tout le monde ajoutait :

—Olivier Le Vaillant est bien heureux !

Et, certes, si la possession de l'une des plus enivrantes créatures du monde entier pouvait suffire au bonheur, Olivier allait être en effet un homme heureux.

La messe de mariage commença.

Nous croyons avoir dit dans l'un des précédents chapitres que l'évêque de Rouen s'était rendu au Havre tout exprès pour la célébrer.

Les orgues tonnèrent. Les nuages bleuâtres et parfumés de l'encens montèrent en longues spirales vers les voûtes avec les voix argentines des enfants de chœur, puis tout s'éteignit, les orgues et les voix, et le prélat, s'avancant vers les fiancés, leur demanda s'ils se prenaient mutuellement et librement pour époux et pour épouse.

—Oui, répondit Olivier.

—Oui, répondit Carmen.

L'évêque murmura les paroles sacramentelles et il ajouta :

—Vous êtes unis devant Dieu. Aimez-vous fidèlement.

Ces paroles furent suivies d'un petit discours simple et touchant que nous croyons inutile de rapporter ici. La cérémonie s'acheva et les nouveaux époux, suivis de l'immense foule des invités, prirent le chemin de la sacristie pour signer les actes qui seuls à cette époque constataient l'union légitime.

Tout était consommé.

Carmen la baladine, Carmen, la veuve du chevalier Tancrède de Najac, venait, sous le nom d'Annunziata Rovero, d'enchaîner à sa vie, d'une façon en apparence indissoluble, l'existence toute entière d'Olivier Le Vaillant.

Moralès, caché derrière un des piliers massifs, avait assisté au mariage, malgré la formelle défense de sa sœur.

Quand la cérémonie fut achevée il se frotta les mains et il reprit le chemin de l'hôtellerie de l'Ancre d'argent, en murmurant :

—Carmen vient de travailler pour deux !..... Caramba ! je suis millionnaire puisque Carmen a des millions !.....

À mesure qu'approchait le soir, l'image de Dinorah s'effaçait de plus en plus dans le cœur d'Olivier.

IV

LES DÉSILLUSIONS

Un an s'était écoulé depuis la célébration du mariage de Carmen et d'Olivier.

Traçons un rapide sommaire des événements survenus pendant ce laps de temps.

Peu de jours après la cérémonie nuptiale, Moralès avait fait son entrée dans la maison de l'armateur. Présenté par Carmen comme un protégé, presque comme un ami de don José Rovero, son père, et comme un homme d'un dévouement et d'une probité à toute épreuve, il s'était vu accueillir avec le plus affectueux empressement.

La fausse Annunziata avait dû même intervenir pour empêcher Philippe de confier au nouveau venu les fonctions largement rétribuées de caissier. Carmen n'aurait pu voir entre les mains de son frère, sans une épouvante parfaitement légitime, les millions qui devaient être un jour la propriété de son mari, par conséquent la sienne.

Moralès occupait donc un emploi indéterminé dans la splendide maison d'Ingouville.

Demi-intendant, demi-factotum, traité d'ailleurs par les maîtres du logis sur le pied d'une

parfaite égalité, comme un commensal et non point comme un subalterne, il mettait toutes ses facultés intellectuelles et toute cette habileté friponne dont il était si fier, au service d'un petit pillage domestique fort intelligent, organisé à son profit, et il s'enrichissait à miracle.

Aveuglés par une confiance absolue, Philippe et Olivier ne voyaient rien.

Carmen voyait tout, au contraire, et de grand cœur elle maudissait Moralès. Mais il lui fallait fermer les yeux sur ses brigandages et garder le silence ; elle était à la discrétion de son frère qui, d'un seul mot, pouvait la perdre, et elle connaissait assez le bandit pour avoir la certitude que, le jour il se trouverait froissé ou entravé par sa sœur, il prononcerait le mot fatal.

Olivier, à peine au réveil des premières ivresses du mariage, avait reçu en plein cœur un coup d'autant plus terrible qu'il était inattendu.

Quatre mois après l'union de son fils et de Carmen, Philippe Le Vaillant, à la suite d'un dîner qui réunissait à sa table quelques-uns de ses amis, et pendant lequel il s'était montré de joyeuse humeur, s'écria tout à coup : *Mon Dieu !* en portant ses deux mains à son visage soudainement empourpré.

Puis on le vit ployer sur lui-même et tomber sur le tapis comme une masse inerte.

Les médecins, prévenus en toute hâte, ne se firent point attendre, et pratiquèrent une saignée qui fut inutile.

L'armateur ne reprit pas un seul instant sa connaissance ; ses yeux ne se rouvrirent plus, et il rendit le dernier soupir sans avoir pu bénir son fils agenouillé à ses côtés, et se tordant les mains avec un désespoir indicible.

Le vieillard venait de succomber à l'une de ces attaques d'apoplexie qui foudroient l'homme le plus vigoureux, et le tuent d'un seul coup.

Carmen s'efforça de jouer auprès de son mari la comédie de la douleur. Elle versa des larmes abondantes ; car nous savons depuis longtemps qu'elle possédait le rare privilège de commander à ses pleurs de couler. Mais elle eut beau faire, elle ne parvint pas à dissimuler d'une façon complète l'effroyable joie qui remplissait son âme à cette pensée qu'Olivier se trouvait désormais le seul maître de l'une des plus immenses fortunes de l'Europe.

—Enfin ! se disait-elle avec une infernale ardeur, enfin, tous mes rêves vont se réaliser !.....

Certes, Olivier ne pouvait jeter la sonde dans les profondeurs de cet abîme de ténèbres, mais il ne fut point la dupe des feintes tristesses de sa femme, et il murmura avec un amer découragement :

—Puisqu'elle n'aimait pas ce noble vieillard qui la nommait sa fille, que peut elle aimer en ce monde ?

A suivre

Une dame écrit la simple vérité, comme suit : Ile Barrie, Ont., j'ai beaucoup souffert de la névralgie, depuis neuf ans. On m'a conseillé l'usage de l'Huile St-Jacob et je puis aujourd'hui recommander cet excellent remède pour cette affection. J'en ai obtenu les meilleurs résultats. —Mde John Mac Lean.

DRS MATHIEU & BERNIER
CHIRURGIENS-DENTISTES
Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES
PHOTOGRAPHE
208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

En-devant de la maison W. Netman & Fils. —Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7283.

CHOSSES ET AUTRES

—Dans les 36,144 communes de la France, il existe 3,000 doyens ou curés, 33,000 desservants et prêtres, 45,000 églises, chapelles.

—L'endroit le plus profond de la mer se trouve à 23 milles au nord de la Nouvelle-Guinée, où la sonde a trouvé une profondeur de 26,850 pieds.

—La petite fille d'un millionnaire de San Francisco vient d'être baptisée avec de l'eau apportée spécialement du Jourdain, dans un bassin d'or battu au marteau.

—Un noble anglais, aussi riche qu'excentrique, vient de laisser en mourant une fortune de £70,000 par année au duc et à la duchesse de Teck, parents de la princesse Victoria-Mary de Teck, fiancée de feu le duc de Clarence. Le vieux noble, qui portait le nom de lord Tolemache, demeurait voisin de la famille princière de Teck, et il faut croire que la pauvreté bien connue de cette dernière, ajoutée au malheur qui a enlevé à leur fille la perspective de devenir reine d'Angleterre aura profondément touché son cœur.

AVIS AUX MÈRES.—Le "strop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

BREUVAGE A LA MODE

Le Chocolat Meunier est un breuvage à la mode. En avez-vous jamais fait usage. Adressez une carte postale à C. Alfred Chouillou, Montréal, pour un échantillon et mode d'emploi.

M. Félix Sauvageau, entrepreneur-mécanicien, demeurant, au No 179 1/2, rue Saint-Antoine, Montréal, dit :

"Je souffrais beaucoup depuis trois mois d'une TOUX OPINIÂTRE accompagnée de piquements dans la gorge, de transpirations la nuit et d'un affaiblissement général qui me faisaient craindre la CONSOMPTION de la GORGE. Je suis maintenant parfaitement bien, et je dois ma guérison au SIROP DE TÈREBENTHINE du DOCTEUR LAVIOLETTE. Je n'en ai pris que quatre petits flacons de 25c chaque."

MAISON BLANCHE

65, Rue St-Laurent

CHAPEAUX ! CHAPEAUX ! Nouvelle importation venant d'être reçue.

—PRIX MODÉRÉS—

HARTSHORNS
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS
 Beware of Imitations.
 NOTICE OF PATENT
 AUTOGRAF OF THE GENUINE
 HARTSHORN
 Insist upon having the HARTSHORN.
 SOLD BY ALL DEALERS.
 Factory, Toronto, Ont.

PACIFIQUE CANADIEN

DURANT LES MOIS DE MARS ET AVRIL

CHAQUE MARDI

à 9 hrs p.m.

Des Trains pour les COLONS

Quitteront la Jonction Carleton, avec un char-dortoir pour Colons, y attaché, à destination de

MANITOBA

ET LE

Nord-Ouest Canadien

Pour les patrons n'amenant pas de stock un char dortoir pour colons sera attaché à chacun des trains-express quittant Montréal à 8.40 hrs p.m., chaque jour, dimanches exceptés.

Pour informations complètes et brochures descriptives du Manitoba, des Territoires du Nord-Ouest et de la Colombie Anglaise s'adresser à un agent du C. P. R.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS
 LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS
 1611, RUE NOTRE-DAME
 Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de piété, blancs d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

LADIES

AUX DAMES.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes ; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit de idée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la maille \$1.00. Détails complets (scellés), 3 cts. THE LANE MEDICINE Co, Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Bleury.

BOUGESTIN BRANDY
RHUM ST JAMES

C. ALFRED CHOUILLOU,
 Agent General Pour le Canada. - MONTRÉAL.

Le Musée des Familles, publication bi-mensuelle illustrée Conditions d'abonnement : Un an (à partir du 1er janvier 1899) : Paris, 14 francs. Département, 18 frs ; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave 15 rue de la Harpe, Paris (France)

Scientific American Agency for
PATENTS
 CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York.

ÇA VAUT



Pour une ville comme Montréal d'avoir un marchand qui vend des meubles de toutes sortes à bon marché, tel que M.

F. LAPOINTE.

Voyez ses ameublements de salon depuis \$20.00 jusqu'à \$250.00 qui ne sont pas surpassés pour la beauté et la qualité ainsi qu'un choix de sets de chambre des plus considérables depuis \$12.00 à \$200.00.

Une visite vous convaincra du beau et de ses bas prix.

F. LAPOINTE

1551, RUE STE-CATHERINE

(3ème porte de la rue St-André)

Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

Elixir Resineux Pectoral



Voulez-vous ne plus tousser ? Faites usage de l'Elixir Resineux Pectoral, le grand remède du jour contre la TOUX, le RHUME et autres affections de la Gorge et des Poumons. De nombreux certificats émanant de citoyens éminents, de membres du clergé, de communautés religieuses, de médecins distingués attestent l'efficacité merveilleuse de cette préparation. A défaut d'espace nous ne donnons que le certificat suivant :

Montréal, 27 mars 1889. Après avoir pris connaissance de la composition de l'Elixir Resineux Pectoral, je crois de mon devoir de le recommander comme un excellent remède contre les affections des poumons en général.

N. FAFARD, M. D.
 Professeur de chimie à l'Université Laval.

En vente partout — 25 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire
 Joliette, P. Q., Canada.

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

TIRAGE EN MARS, 2 et 16, 1892

5134 LOTS VALANT..... \$52,749
 GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandes les circulaires
 S. E. LEFEBVRE, Gérant
 81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribués



COMPAGNIE de la LOTERIE de l'ÉTAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

"Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

St. Jacques
J. A. Emly

Commissaire

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers palerons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

E. M. Wainmley, Prés. Louisiana National Bk
 Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
 A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
 Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A. ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 15 MARS 1892

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

\$1,134 prix se montant à..... \$1,054,800

PRIX DES BILLETS :

Billets complets, \$20 ; Demis, \$10 ; Quarts, \$5 Dixièmes \$2 ; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50 Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous palerons toutes les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adressez : PAUL CONRAD, NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U., un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché ; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes ; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.

"August Flower"

J'ai hérité de ma mère de quelque tendance à la dyspepsie. J'ai souffert pendant deux ans; j'ai consulté des légions de médecins. Ils ne m'ont pas soulagé. Je me servis alors de votre August Flower et je me sentis guéri.

Soulage

Depuis ce jour, je puis m'endormir et je puis manger, et je sens que je suis en parfaite santé. Il y a trois ans que j'en ai pris et depuis ce jour mémorable, je n'ai jamais été malade. Jamais je ne me passe de August Flower, et si je me sens constipé une dose ou deux de August Flower me guérit. La beauté de cette médecine, est que vous pouvez cesser d'en faire usage sans causer de mauvais effet au système. Pendant la maladie j'ai souffert ce qu'un homme peut souffrir; j'étais le plus misérable des hommes; je puis dire en concluant que je crois que l'August Flower guérira qui que ce soit de l'indigestion si on le prend à propos.—A. M. WEED, 223, rue Bellefontaine, Indianapolis, Ind. (22)

Deux jours

La constipation

Vie de misère

MAISONS RECOMMANDÉES

HOTEL JACQUES-CARTIER
23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.

J. P. MARTEL, Prop.
Montréal

V. ROY & L. Z. GAUTHIER, Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT-JACQUES - 180

Edifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Éleveur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE, ARCHITECTE
Successeur de feu Victor Bourgeau
12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE, Architecte et Mesureur
897, RUE STE-CATHERINE
Entre les rues Delorimier et Parthenais
Montréal

J. EMILE VANIER (Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils, ARCHITECTES

Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial

107, RUE SAINT-JACQUES

Té. 1800 MONTRÉAL

G. MANN
Ingénieur Civil et Architecte

Chambre 213 et 214. Tel. Bell 2846

EDIFICE DE LA NEW-YORK LIFE

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

No 39.—ENIGME

Absent de la beauté que j'aime,
Lui seul peut calmer mon ennui;
Il est plus beau que l'amour même,
Mais elle est plus belle que lui.

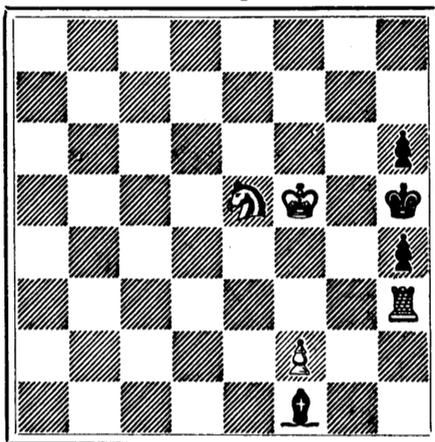
No 40.—CHARADE

L'Une très-lentement gravit
Montagnes, roches escarpées
Voit l'Autre, y court, d'aise bondit,
Saute, ressaute encor, l'attrape et s'en nourrit.
Dans les bosquets, dans les allées,
Que foule mollement l'orgueil des grands seigneurs,
Le Tout forme avec art guirlandes émaillées
Des plus agréables couleurs.

No 28.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. Aspa

Noirs—4 pièces



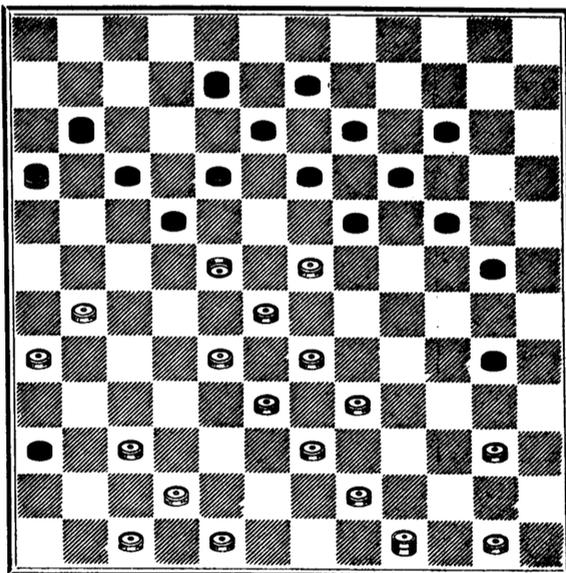
Blancs—4 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

No 28.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. J. A. Bleau, Montréal

Noirs—17 pièces



Blancs—18 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES NO 27 SOLUTION DU PROBLEME D'ECHECS NO 27

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
50 à 45	4 à 15	1 R 1 T	1 Ad libitum
23 à 17	24 à 11	2 Mat selon le coup des Noirs	
45 à 39	18 à 59		
28 à 22	59 à 33		
27 à 3	15 à 28		
3 à 71	30 à 63		
69 à 4 partie gagnée.			

Solution de l'énigme No 38.—Le mot est : Beauté.
Solutions justes du problème de Dames No 27.—M. J. A. Bleau, T. M. Dupuis, T. Leduc, C. N. Parent, 26, Montréal; Nap. Brochu, Lévis; Un amateur, Ottawa; Thaddée Brunet, fils, Lachine; Ls. Tranchemontagne, Saint-Henri.



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT: RHUMATISME

NÉVRALGIE. SCIATIQUE, LUMBAGO. DOULEUR DORSALE. TIC DOULOUREUX MAL DE TÊTE. MAL DE DENTS MAUX DE GORGE

ENROUEMENT, ENGELURES. ENTORSES, FOULURES, CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.

THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md. Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

KEEP YOUR EYE AND ON THIS

"THE DOLLAR" KNITTING MACHINE

Ask your sewing machine ag't. for it, or send a 3ct. stamp for particulars and price list. THIS IS GOOD FOR 82. SEND to CREELEMAN BROS. M'rs., Georgetown, Ont.

Aider la Nature

En restaurant les tissus malades et affaiblis c'est tout ce que peut faire une médecine. Dans les affections pulmonaires, telles que les Rhumes, la Bronchite et la Consommation, la membrane muqueuse s'enflamme d'abord, ensuite des accumulations se forment dans les cellules à air des poumons, suivis de tubercules, et finalement la destruction des tissus. Il est clair, par conséquent, que jusqu'à ce que l'horrible toux soit soulagée, les tubes bronchiques n'ont aucune chance de guérir. Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Calme et Guérit

La membrane enflammée, arrête la marche de l'épuisement, et ne laisse aucuns résultats injurieux. C'est pourquoi il est plus grandement estimé que tout autre spécifique pulmonaire.

L. D. Bixby, de Bartonville, Vt., écrit: "Il y a quatre ans j'attrapai un fort rhume qui fut suivi d'une terrible toux. J'étais très malade, et gardai le lit environ quatre mois. Mon médecin, à la fin, me dit que j'avais la consommation, et qu'il ne pouvait y remédier. Un de mes voisins m'avisait d'essayer le Pectoral-Cerise d'Ayer. Je le fis, et avant d'en avoir pris un demi-flacon j'étais capable d'aller dehors. Dès que j'eus fini le flacon j'étais bien portant, et le suis depuis lors."

Alonzo P. Daggett, de Smyrna Mills, Maine, écrit: "Il y a six ans j'étais commis-voyageur, et souffrais d'une

Affection des Poumons.

Pendant des mois j'étais incapable de passer une bonne nuit. Je ne pouvais que rarement m'allonger, avais de fréquents étouffements et étais souvent obligé de chercher le grand air pour me soulager. Je fus amené à essayer le Pectoral-Cerise d'Ayer, lequel m'aida. Son usage continu m'a entièrement guéri, et, je crois, sauvé la vie."

Ayer's Cherry Pectoral,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendu par tous les Pharmaciens. Prix \$1; six flacons, \$6.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

La grande vente actuelle du surplus de notre stock devra se continuer.

Tous sont invités à prendre avantage des immenses "réductions" faites sur des marchandises de haute qualité.

JOHN MURPHY & CIE
Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre
Au comptant et à un seul prix
Bell Tel. 2183 Federal Tel. 58

L'INAUGURATION du TUNNEL



STE-CLAIRE

complète et réunit le réseau du GRAND TRONC et de ses lignes de raccordement, viz : Le Chicago et Grand Tronc, Le Détroit, Grand-Haven et Milwaukee, Le Cincinnati, Saginaw et Mackinaw, Le Toledo, Saginaw et Muskegon, Le Michigan Air Line, etc.

Si vous allez à Chicago, au Michigan, au Wisconsin ou dans les Etats de l'Ouest, ne manquez pas de visiter cette merveille de l'art des ingénieurs.

On émet des billets directs, vers les points principaux du Canada et des Etats-Unis. Des chars-palais, Pullman et Wagner, sont attachés à tous les trains express. Des taux spéciaux sont accordés aux touristes, durant la saison d'été. Des billets périodiques et d'autres facilités encore sont offerts à ceux qui résident à proximité des villes.

Pour plus ample information s'adresser à des agents de la Cie.

W. EDGARD, L. J. SEARGEANT,
Ag. gen. des Pas. Gérant-Gén.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

OU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres
Savons No 8—Contre les taches de rousse et masque.

Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception au prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES
Saint-Eustache, P.Q.

**LA COMPAGNIE D'ASSURANCE
"WESTERN"**

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$2,061,983 87
Sécurité pour les assurés..... 1,916,186 86

BUREAU A MONTREAL, 104 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français.
J. H. ROUTE & Cie, Agents généraux.
Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

4114



Lors même qu'on ne peut garder aucune autre nourriture le

JOHNSTON'S FLUID BEEF

se prend, se garde et se digère. C'est la meilleure alimentation pour les malades et les convalescents.

A. R. Bourdeau

Importateur et Fabricant de Chapeaux et Fourrures de tout Genre

Dernières nouveautés en Manteaux, Capots, Casques, Bonnets, Manchons, Boas, Garnitures, Doublures, etc.

97, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
LE CÉLÈBRE

CHOCOLAT MENIER

Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.
Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

RENAUD KING & PATERSON

-- 652, RUE CRAIG --

Meubles ! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE

seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal.

Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 16, rue Soufflot, Paris (France)



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Females Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,
Agents pour le Canada.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

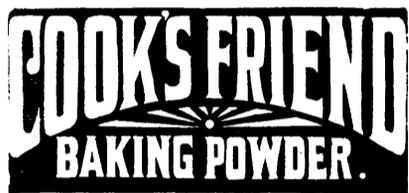
HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
123 rue St-Laurent

PIANOS ET ORGUES

D'OCCASION

de toutes les manufactures à des prix grandement réduits et à des termes faciles, pris en échange pour des pianos HAZELTON, FISCHER et DOMINION

Visite et correspondance sollicitées



DE W. D. McLAREN

Est la plus économique



Nettoie la TÊTE et fait disparaître les PELLICULES. Il arrête la chute des cheveux et en active la croissance.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : 50 cts.



Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes les irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guériront toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation.

En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en s'adressant, **THE DR. WILLIAMS' MED. CO.,** Brooklyn, Ont.